

Manola Antonioli
Guillaume Drevon
Luc Gwiazdzinski
Vincent Kaufmann
Luca Pattaroni

MANIFESTE
POUR UNE POLITIQUE
DES RYTHMES

« Le rythme n'est pas une mesure : c'est une vision du monde »

Octavio Paz

Nous vivons dans un monde toujours plus saturé. Saturé de signes, de normes, d'objets et de sollicitations qui tous contribuent à nos aliénations quotidiennes. Afin de retrouver les voies d'une émancipation, ce manifeste défend l'idée que la réponse à cette saturation réside dans la capacité à retrouver la maîtrise politique de nos rythmes, qu'ils soient individuels ou collectifs.

Les auteurs explorent dans ces pages la part fondamentalement spatiale et territoriale du temps et les dynamiques temporelles des formes spatiales afin de formuler les grandes lignes d'une rythmologie. Ils invitent à ne pas simplement opposer le plein au vide, le ralentissement à l'accélération ou encore le surmenage à l'ennui mais à penser ensemble ce qui nous permet de souffler et ce qui nous fait désirer.

En retrouvant son sens premier de « façon de fluer », le concept de rythme permet de proposer une conception dynamique des sociétés, de mêler la mesure et l'expérience, d'ajouter aux régularités les mouvements spontanés, les aléas, la désorganisation et le désordre. De façon plus pratique, il permet d'analyser et de gérer des questions aussi diverses que la congestion du trafic, l'épuisement personnel ou l'accueil des foules.

La politique des rythmes constitue au final un appel à une approche chorégraphique de l'émancipation, soucieuse d'accueillir les différentes manières de vivre tout en composant un monde en commun.

Ouvrage illustré par des photographies de Christian Lutz

EPFL PRESS



MANIFESTE
POUR UNE **POLITIQUE**
DES **RYTHMES**

Manola Antonioli
Guillaume Drevon
Luc Gwiazdzinski
Vincent Kaufmann
Luca Pattaroni

MANIFESTE
POUR UNE **POLITIQUE**
DES **RYTHMES**

EPFL PRESS

Les photographies venant illustrer cet ouvrage ont été réalisées à Genève par **Christian Lutz** durant la période de semi-confinement entre avril et mai 2020.

Maquette et mise en page : Kim Nanette

EPFL PRESS est un label des Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR), qui publient principalement les travaux d'enseignement et de recherche de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), des universités et des hautes écoles francophones. PPUR, EPFL – Rolex Learning Center, CP 119, CH-1015 Lausanne, info@epflpress.org, tél.: +41 21 693 21 30, fax: +41 21 693 40 27.

www.epflpress.org

Première édition
ISBN 978-2-88915-350-3
© EPFL PRESS/Presses polytechniques et universitaires romandes, 2021

Tous droits réservés.
Reproduction, même partielle, sous quelque forme ou sur quelque support que ce soit, interdite sans l'accord écrit de l'éditeur.

Imprimé en Suisse

Table des matières

IDIORYTHMIE	7
Introduction : Le besoin de reprendre son souffle	17
SATURATION	23
I Pathologies rythmiques	37
La saturation comme marqueur des pathologies rythmiques	40
Un défi épistémologique majeur	51
EURYTHMIE	53
II Le pari des rythmes	63
Linguistique, poétique et politique du rythme	63
Délicate articulation espace-temps	71
Espaces-temps rythmiques : une pensée renouvelée du territoire	74
POLYRYTHMIE	83
III Explorer les formes du rythme	101
Dépasser les dichotomies	101
Revisiter les combinatoires spatio-temporelles	105

Les nouveaux matériaux de l'analyse des rythmes	109
Conceptualiser le rythme dans les sciences sociales	114
Mêler l'analyse des pratiques et des expériences du rythme	118
Principes d'analyse des rythmes	120

CHORÉOPOLITIQUE **125**

IV Plaidoyer pour une choréopolitique	139
Puissances rythmiques	140
Principes pour une choréopolitique	141
Les chantiers à venir d'une choréopolitique	144
Conclusion : La possibilité d'une vie	153
Post-scriptum	155
Biographies	167

IDIORYTHMIE

Les questions rythmiques ont pris ces dernières années une acuité immense en raison de l'augmentation des pressions temporelles qui pèsent sur nous toutes et tous. L'idiorythmie nous permet de désigner et penser dans cet ouvrage la possibilité d'une émancipation qui passe par la capacité de chacun d'aller à son propre rythme, c'est-à-dire non seulement de trouver un temps à soi mais aussi les espaces qui nous rendent plus libres. Elle est l'expérience la plus intime de notre liberté. Partant du corps de chacun, elle est le mouvement qui nous situe de manière singulière dans le temps et l'espace.

Relâchement

Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement



Salt.

Salt.

MOY
MODERN A

ZONE



Ferme, mais
la pour vous.

Compteur-matière
4000-06 01 au 0950 700 700

Salt.

Salt.

espace



Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Introduction

Le besoin de reprendre son souffle

« Besoin de respirer.

Respirer! Toi poème invisible,
pur échange perpétuel contre cet être mien
de tout l'espace du monde. Contrepesée
où moi-même à moi-même rythmiquement j'adviens. »

Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, II

« Quand on rajoute ensuite les enfants, les devoirs et les activités, on peut dire qu'on a un rythme vraiment très soutenu pendant la semaine et pas beaucoup de temps. »

Homme, 42 ans¹.

« Aujourd'hui, j'ai compté, j'ai passé deux heures dans la voiture, juste à gérer du quotidien. »

Femme, 40 ans².

« Vers 21 h 30 c'est le mauvais réflexe mais on allume la télé et on est des loques. »

Homme, 44 ans³.

¹ Extraits d'entretiens, Guillaume Drevon, 2016.

² Extraits d'entretiens, *op.cit.*

³ Extraits d'entretiens, *op.cit.*

Rythmes effrénés, stress et épuisement, nos quotidiens sont désormais sous pression, quels que soient nos âges et nos métiers. Émerge une véritable « société sans répit »⁴, où s'accroissent les activités et se mélangent les sphères privées et professionnelles. On travaille à distance, chez soi, le soir en regardant ses emails, on reçoit des appels privés au bureau, on reste en contact en permanence avec son partenaire par messages... Comprendre et décrire ce phénomène nécessite de disposer d'un terme, d'un concept qui permette de décrire la vie des hommes et des femmes, des organisations et des territoires dans leurs dimensions sociales, spatiales et temporelles. À travers ce manifeste nous faisons l'hypothèse que la notion de rythme répond à ce besoin en vue de l'analyse des mutations de nos mondes contemporains, des pathologies inédites de la modernité. Après des fortunes diverses dans l'histoire des sciences et des idées, le rythme a une nouvelle chance.

Nous faisons le pari – avec d'autres chercheurs, comme Pascal Michon⁵ et Jean-Jacques Wunenberger⁶ – qu'une analyse rythmique peut nous permettre « de prendre la mesure du monde, à la fois fluide, fragmenté et lieu de puissances nouvelles, dans lequel nous venons d'entrer » et « d'imaginer les nouvelles formes de subjectivation singulière et collective dont nous avons besoin »⁷. Le poète a souligné le niveau de l'enjeu : « Le rythme n'est pas une mesure : c'est une vision du monde »⁸; les philosophes ont indiqué la difficulté : « Nous n'avons pas affaire à un savoir avec le rythme. Nous avons essentiellement affaire à travers le rythme avec notre ignorance »⁹. Emportés par l'obligation de comprendre, nous avons embrassé la promesse d'un concept heuristique, mis à plat quelques intuitions et choisi l'expérience d'une réflexion collective.

⁴ Christophe Mincke, Bertrand Montulet, *La société sans répit*, Éditions Descartes et cie, Paris, 2019.

⁵ *Rythme, pouvoir, mondialisation*, coll. « Rythmologies », Rhuthmos, Paris, 1^{re} éd. 2005, 2^e éd. 2016.

⁶ *Les rythmes, lectures et théories*, L'Harmattan, Paris, 1992.

⁷ <https://rhuthmos.eu/spip.php?rubrique15>

⁸ Octavio Paz, « Le rythme », in : *L'arc et la lyre*, Gallimard, Paris, 1956.

⁹ Pierre Sauvanet et Jean-Jacques Wunenburger (dir.), *Les rythmes. Lectures et théories*, L'Harmattan, Paris 1996.

Pour ce manifeste, nous sommes partis de la définition de rythme au sens large de *rhythmos*, une définition qui «inclut la définition traditionnelle depuis Platon du rythme comme une succession de temps forts et de temps faibles ordonnée arithmétiquement et toutes ses dérivées cycliques et périodiques, mais ne s'y limite pas»¹⁰. Elle permet une nouvelle lecture de l'articulation entre espace et temps et «l'expression des deux en un», et intègre à la fois les notions de mesure, de forme et d'expérience. Définie comme une «manière spécifique de fluer», une sorte de forme de l'instant, elle semble particulièrement bien adaptée à la lecture et à l'écriture d'un monde de plus en plus instable. À la mesure des régularités, cette proposition ajoute les mouvements irréguliers, spontanés, l'ordre et le désordre, c'est-à-dire la vie, le vécu et l'expérience humaine, cette manière particulière «d'habiter le temps»¹¹. Notre proposition arrive au moment où la question de la vitesse – de l'accélération à la fois des temps et des mouvements – rencontre celle du rapport à l'autre et, plus largement, de la vie ensemble et de la citoyenneté.

Nous sentions le besoin de trouver un terme, un concept qui permette d'aller plus loin pour décrire la vie des hommes et des femmes, des organisations et des territoires dans leurs dimensions sociales, spatiales et temporelles. À travers ce manifeste nous faisons l'hypothèse que la notion de rythme répond à ce besoin en vue de l'analyse des mutations de nos mondes contemporains, des pathologies inédites de la modernité.

Les premiers éléments de lecture et d'écriture des rythmes esquissés ici, permettent de mettre en avant les chantiers, les enjeux et les principes d'une «politique des rythmes», capable d'observer, de comprendre et de soutenir le vivant : une pensée de la résistance, et des possibles, face aux saturations contemporaines. Les rythmes entraînant dans leur mouvement la vie tout entière des individus et des sociétés : la respiration des corps, les ritournelles du quotidien, les fulgurances de l'expérience esthétique, les flux qui infléchissent

¹⁰ Pascal Michon, «Rythme, rythmanalyse, rythmologie : un essai d'état des lieux», in : *Rhythmos*, 9 janvier 2013 [en ligne]. <http://rhythmos.eu/spip.php?article644>.

¹¹ Jean Chesneaux, *Habiter le temps*, Fayard, Paris, 1996.

le temps et l'espace, et plus largement la recomposition des ordres en commun.

Placer la question des rythmes au cœur de nos efforts de connaissance revient également à penser à nouveaux frais les grands enjeux politiques d'émancipation¹² et de domination, de différences et de commun qui mobilisent les sciences sociales et plus largement le modèle de société que nous souhaitons à l'aube de changements majeurs.

Cet ouvrage est donc un manifeste pour l'étude et la prise en compte du caractère fondamentalement polyrythmique des sociétés contemporaines. Il cherche à dessiner les contours d'une pensée et d'une politique des rythmes en parcourant quelques thèmes essentiels: la tension entre le singulier et le collectif, le chemin qui mène de l'expérience à la mesure, la part fondamentalement spatiale et territoriale du temps et les dynamiques temporelles des formes spatiales.

Nous avons choisi d'aborder la notion de rythme en privilégiant différentes clés de lecture (individuelle, collective, territoriale...), pour nous intéresser à la fois à la mesure, à la forme et à l'expérience. Notre proposition suit un rythme ternaire, en formulant un constat, un pari et un projet:

1. Le manifeste est né du constat de l'émergence de pathologies rythmiques inquiétantes, du besoin de trouver d'autres notions et concepts pour dire les mondes en mutation, de la nécessité de dire ensemble l'espace et le temps et du besoin d'autres voies et politiques pour ouvrir les possibles, face aux saturations contemporaines.
2. Nous faisons le pari du rythme pour dépasser les approches dichotomiques, passer du statique au dynamique, mêler espace et temps, mesure et expérience.
3. Nous formulons les grandes lignes d'une politique des rythmes qui s'appuie sur quelques principes fondateurs, en essayant d'ouvrir la réflexion vers de nouvelles formes de composition

¹² Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975.

entre émancipation «idiorythmique»¹³ et tentatives de constitution d'un monde en commun.

«Sans rythmes pas de vie», rappelait le chronobiologiste Bernard Millet¹⁴. Face à l'accélération, aux tensions et aux saturations, individus, collectifs, organisations et territoires ont besoin d'air. Mieux, ils ont besoin de retrouver leur souffle, de reprendre leurs respirations, leurs rythmes vitaux. Aux sciences sociales de les accompagner en cherchant une nouvelle fois à se ressourcer dans une approche renouvelée de la notion.

P. S. La vie et l'inattendu se sont invités dans notre projet sous la forme d'un virus. Le confinement dans l'espace et dans le temps de plusieurs milliards d'individus en même temps, ce temps d'arrêt mondial vécu différemment par chacun d'entre nous constitue naturellement un arrière plan très présent pour le lecteur post-confinement d'un manifeste rédigé quelques semaines auparavant. Nous avons choisi de rendre compte de ce choc qui met notre proposition à l'épreuve du réel, à travers un post-scriptum qui invite à une première relecture du rythme par la crise sanitaire et vice versa.

¹³ Nous empruntons ce terme (sur lequel nous reviendrons ultérieurement) à Roland Barthes, *Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977). Comment vivre ensemble*, Seuil/IMEC, coll. «Traces écrites», Paris, 2002.

¹⁴ Bernard Millet, «L'homme dans la ville en continu», in Luc Gwiazdzinski, *La ville 24 h/24*, Éditions de l'Aube, 2003, p. 90.

SATURATION

Les effets de saturation sont profondément relationnels. Ils adviennent comme trop plein que ce soit de signes, de sollicitations mais aussi de besoins ou de mouvements. La saturation induit des phénomènes de congestion, d'étouffement, d'étourdissement voire d'épuisement. Elle est source d'attente et d'ennui mais aussi de désespoir et de colère.

Relâchement

Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





12

19

19

19

19

19

Relâchement

Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement



MANOR



I Pathologies rythmiques

Aujourd'hui, la question du rythme semble répondre à une urgence sociale et politique particulière. Elle est au cœur d'un ensemble de souffrances sociales et psychiques étroitement liées au développement contemporain de la société capitaliste, et aux excès de la consommation de masse. Comme l'analyse le sociologue allemand Hartmut Rosa¹⁵ on peut défendre l'idée que les transformations contemporaines du capitalisme et, plus largement de la société, ont induit une véritable « accélération sociale » qui est à la source de formes inédites d'aliénation étroitement liées à la question de la maîtrise du temps. Depuis les années 1970, la géographie du temps a fortement contribué à la compréhension de l'articulation des espaces et des temps d'activité quotidiens. Dans cette approche, la prise en compte simultanée de l'espace et du temps met en perspective trois types de contraintes. La première renvoie aux capacités individuelles à se déplacer, la deuxième à la nécessité de coprésence entre individus et la troisième à la régulation de l'accès aux différents lieux et temps de la ville et du territoire. La prise en compte conjointe de ces contraintes montre que les individus disposent de budgets temps et espace quotidiens limités pour réaliser l'ensemble de leurs activités ; il s'agit du prisme spatio-temporel de la géographie du temps qui témoigne de la dimension finie du quotidien. De nombreuses recherches montrent qu'au sein de ce prisme opère une croissance dans la fragmentation et la diversification des temporalités. Ces observations confortent notamment la thèse développée par Hartmut Rosa au sujet de l'accélération des rythmes de vie, lorsqu'il affirme que celle-ci résulte de la conjonction entre l'accélération

¹⁵ Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, Paris, 2010 et *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte, Paris, 2017.

technique et les multiples injonctions liées à l'accélération sociale. Bien que l'accélération des rythmes de vie soit le plus souvent présentée comme un phénomène contemporain récent, il convient de rappeler que les classes ouvrières du 19^e puis du début du 20^e siècles étaient soumises à de fortes pressions rythmiques en raison de journées de travail particulièrement longues et de temps de travail hebdomadaires dérégulés. En contraste et à cette période de l'histoire, les classes dominantes allouaient une part importante de leur temps disponibles aux activités de loisirs et à l'oisiveté afin de se différencier des classes laborieuses. Au cours de l'histoire récente, un glissement important s'est opéré. D'un côté la classe ouvrière a acquis de haute lutte des conditions de travail plus décentes, en particulier à travers la réduction des temps de travail quotidien et hebdomadaire. Les congés payés ont également contribué à la réduction des pressions rythmiques sur les individus et en particulier sur les classes de travailleurs dominés. D'un autre côté, les fortes pressions rythmiques et l'hyperactivité sont devenues des marqueurs des classes dominantes au cours des trente dernières années, via notamment la mondialisation et le culte de la performance qui touchent désormais l'ensemble des classes sociales. Désormais, l'ensemble des classes sociales sont soumises à la démultiplication des « choses à faire », aux diktats des agendas et calendriers, ou encore à l'accélération de leurs expériences. Les personnes peinent à s'approprier leurs existences. Elles sont désormais aliénées non seulement aux objets et à leurs actions mais aussi, et plus fondamentalement, au temps et à l'espace. Ces formes d'aliénation spatio-temporelles induisent un éventail de souffrances que l'on peut considérer comme rythmiques, liées par exemple à un sentiment incompressible d'urgence, de pénurie de temps, une sensation d'étouffement ou encore de ne pas être à même de « tenir le rythme », entraînant ainsi des syndromes dépressifs et une dégradation de l'estime de soi¹⁶.

¹⁶ Sur les rapports entre culte de la performance et symptômes dépressifs, voir : Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 2008.

En nous inspirant des analyses d'Axel Honneth sur les « pathologies sociales »¹⁷, nous proposons de nommer « pathologies rythmiques du capitalisme » les différentes sources spatio-temporelles de ces souffrances inédites. Honneth réserve en effet le terme de « pathologie sociale », le distinguant de l'injustice sociale, à « des relations ou des évolutions sociales qui portent atteinte aux conditions de réalisation de soi »¹⁸. La pathologie touche donc directement à la possibilité de s'émanciper en expérimentant les formes de vie, personnelles et collectives, auxquelles on aspire ; de mener en quelque sorte ce que les philosophes nomment depuis Aristote une « vie bonne ». Par là, nous n'entendons pas défendre une conception normative de ce qui serait une bonne manière de vivre mais de souligner l'importance de pouvoir maîtriser ses conditions – temporelles et spatiales – de vie pour chercher à vivre de manière humainement et politiquement significative. C'est là d'ailleurs ce qui motive historiquement les différentes luttes sociales et spatiales pour affirmer des manières de vie qui s'opposent aux formes dominantes. Plus qu'un simple « épanouissement personnel », la reconquête de ce que l'on propose de nommer des puissances rythmiques est un enjeu politique d'émancipation et de constitution de formes du commun. Il nous semble dès lors essentiel de considérer l'ensemble des pathologies qui vont affecter la part rythmique de notre capacité à *vivre bien* – individuellement et collectivement – et plus largement à donner sens à notre existence.

La pathologie rythmique est ainsi l'horizon sombre et problématique qui sous-tend ce projet de manifeste. Le rythme est au cœur de notre puissance de vie individuelle et collective, tout à la fois soumission aux différentes formes de pouvoir et possibilité d'émancipation et de mise en commun. Il nous semble de surcroît essentiel de l'associer à la question du capitalisme dans sa version néolibérale car, comme le montrent les analyses de Rosa

¹⁷ Axel Honneth, *La société du mépris*, La Découverte, Paris, 2006.

¹⁸ *Ibid.*, p. 179.

mais aussi celles d'Yves Citton¹⁹ et de Pascal Michon²⁰, la saillance des enjeux spatio-temporels et rythmiques est étroitement associée aux formes de « fluidification »²¹ induites par les nouveaux modes de production et de consommation. La question rythmique devient alors le lieu d'une pensée de la résistance, et au moins de la régulation, face aux effets de dérégulation contemporains.

La saturation comme marqueur des pathologies rythmiques

Pour dépasser une approche essentiellement focalisée sur l'individu et sa psychologie, il est important d'élargir le spectre des « pathologies rythmiques du capitalisme » aux collectifs, aux organisations et aux territoires. Les sources d'oppressions spatio-temporelles sont multiples et ne concernent pas uniquement – ou plutôt directement – le corps de la personne. Au contraire, de nombreuses pathologies rythmiques se font ressentir à d'autres niveaux systémiques, se traduisant par exemple par des effets de congestion (du trafic routier ou numérique) ou encore d'étouffement spatial (sur-occupation).

Afin de circuler analytiquement du plus intime au plus systémique, nous proposons d'utiliser la notion de « saturation » pour qualifier les différentes formes de pathologies rythmiques. Elle est intéressante car elle se présente comme un moment de seuil où se lit la perte d'un potentiel de changement et, plus fondamentalement, de liberté. En effet, comme nous avons pu l'analyser ailleurs²², la saturation pointe au moment précis où l'effet de cumul perd son potentiel émancipateur pour se renverser en un état où

¹⁹ Yves Citton, « Axiomes de survie pour une rythmanalyse politique », in *Multitudes* (n° 46), 2011, pp. 213-217.

²⁰ Pascal Michon, *Les rythmes du politique. Démocratie et capitalisme mondialisé*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2007.

²¹ Zygmunt Bauman, *Le présent liquide*, Seuil, Paris, 2017.

²² Manola Antonioli, Luc Gwiazdzinski, Vincent Kaufmann, Guillaume Drevon, Luca Pattaroni (dir.) *Saturations. Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve*, Éditions Elya, Grenoble, 2020.

tout ce qui arrive en plus ne fait plus rien bouger, voire, dans l'acception courante du mot, produit un «trop-plein». Trop plein de sensations, d'éléments d'information, de sens, d'objets ou encore de mouvements qui font perdre au final la capacité à faire changer les choses, c'est-à-dire à s'émanciper.

La question de la saturation ouvre un espace de réflexion plus large sur l'ambiguïté des processus contemporains à l'œuvre derrière les pathologies rythmiques relatives à l'accélération sociale, à l'intensification de la mobilité ou encore à la communication. Dans cette perspective, il est nécessaire de s'arrêter sur les différentes formes contemporaines de la saturation pour comprendre comment l'on peut passer des pathologies rythmiques aux puissances rythmiques, celles par lesquelles la personne ou les collectifs retrouvent un pouvoir de réalisation et de mise en commun.

Nous proposons d'explorer brièvement quatre types de saturations qui sont au cœur des pathologies rythmiques : les saturations fonctionnelles (congestion), les saturations attentionnelles (étourdissement), les saturations de sollicitation (épuisement, stress) et les saturations spatiales (étouffement). Ensemble, ces différentes formes de saturations doivent nous permettre de penser les pathologies et les puissances rythmiques à différentes échelles allant de l'intime aux enjeux de régulation urbaine et territoriale.

Congestion

Un premier ordre de saturation concerne les différentes situations où l'augmentation des flux engendre un ralentissement voire un blocage. Ainsi la congestion routière est-elle précisément le moment où l'accroissement du trafic induit un ralentissement global du réseau. Ce point est précis, mesurable et largement modélisé. Ce phénomène de «congestion»²³ existe par ailleurs dans

²³ «État pathologique provoqué par une accumulation excessive de sang dans les vaisseaux d'un organe ou d'un tissu – P. métaph. [En parlant d'une ville, des rues ou des routes] Encombrement généralisé d'afflux». <https://www.cnrtl.fr/definition/congestion>

bien d'autres domaines concernés par les flux, que l'on songe par exemple au ralentissement des serveurs informatiques lors des pics d'utilisation ou encore à la saturation des lieux touristiques ou des grands événements qui en empêche la pleine jouissance. En bref, il s'agit de situations où le nombre de personnes, d'éléments, d'informations stockables dépasse ce qui est recevable ou supportable dans une unité limitée. Cette forme de saturation pose immédiatement la question des indicateurs, des seuils, de la vigilance et de la transmission de l'information au public et aux décideurs : «votre disque est saturé».

Comme le suggère l'idée de pic d'utilisation, l'enjeu est d'emblée rythmique. C'est le cas, par exemple, des effets d'affluence induits par l'alignement spatio-temporel des mobilités avec les horaires standardisés de travail. On constate le même genre de phénomène rythmique dans le domaine du numérique lorsque les serveurs sont saturés le soir, moment de prédilection dédié à la consommation des séries et de contenus multimédias.

La congestion renvoie ainsi à des dysfonctionnements fonctionnels étroitement liés à l'organisation spatio-temporelle des activités quotidiennes. C'est une forme à la fois simple (dans son identification) et complexe (dans sa gestion) de pathologie rythmique qui touche avant tout à des éléments structurels, relativement détachés des corps, même si c'est le corps impatient qui pâtit de ces dysfonctionnements. L'analogie avec l'afflux sanguin, qui fait dysfonctionner les fonctions cérébrales par exemple, laisse voir que l'idée de congestion peut néanmoins servir à passer d'une échelle à l'autre. Ce qui est intéressant c'est que la description clinique se fait ici sur un mode fonctionnel, voire mécanique, au contraire d'autres pathologies rythmiques qui font appel à des considérations expérientielles catalysées par la confrontation du corps à la congestion. Dans cette perspective mécanique de la pathologie, l'enjeu rythmique est avant tout un enjeu fonctionnel où il s'agit en particulier de faciliter les flux pour repasser sous le seuil de saturation. S'ouvre ainsi toute une

science des soi-disant « bonnes »²⁴ cadences et, plus largement, de la gestion spatio-temporelle des activités et des flux. La question de l'émancipation ne se pose pas ici de manière directe mais elle est en filigrane, dans la mesure où l'enjeu est d'assurer le fonctionnement des réseaux en tenant compte de la possibilité pour chacun d'aller à son rythme dans un enchevêtrement d'allures et d'intentions différentes.

Néanmoins, les pathologies rythmiques du capitalisme dépassent bien souvent cette question mécanique pour venir toucher aux expériences sensibles et cognitives où se détermine la possibilité de s'émanciper et poursuivre les formes de vie qui nous importent.

Étouffement

Proche de la congestion, on peut évoquer une deuxième forme de saturation par « encombrement » qui mène cette fois-ci au sentiment d'étouffement. Si la congestion évoque le blocage fonctionnel, « l'étouffement »²⁵ évoque plutôt le blocage vital. Tout comme la congestion, l'étouffement découle d'un afflux d'usages et de choses (plutôt que de signes qui seront au cœur des dynamiques d'étourdissement). Il nous semble néanmoins intéressant de le distinguer de la congestion dans la mesure où il pointe vers une saturation spatiale, l'impression d'une perte de toute marge de liberté et de flexibilité. Ce sentiment d'étouffement constitue lui aussi une pathologie rythmique du capitalisme, dans la mesure où l'encombrement de choses tient directement à l'accélération des rythmes de production et de consommation auxquels s'ajoutent l'hétérorythmie

²⁴ Là encore il faut insister sur le fait que le « bon » de la bonne cadence ne relève pas de l'idée que l'on peut trouver dans l'absolu une cadence qui convienne, mais qu'il existe des cadences susceptibles de favoriser la composition d'éléments en tension en vue de la production d'un état du monde qui nous importe fonctionnellement (par exemple : fluide, pratique, gérable).

²⁵ « Action d'étouffer, d'assourdir un son ; résultat de cette action. / Action d'empêcher quelque chose d'exister, de se développer ; résultat de cette action. / Contrainte affective, intellectuelle ou morale provoquée par l'action du milieu de vie. / Arrêt plus ou moins total de certaines activités sous l'effet de facteurs extérieurs ». <https://www.cnrtl.fr/definition/etouffement>

des systèmes de réglementation. Ainsi, la « mise en garantie » systématique des qualités urbaines qui caractérisent les formes contemporaines de production de l'espace sature l'espace de couches réglementaires, de protocoles gestionnaires et d'objets certifiés²⁶.

On étouffe alors non seulement car l'on est encombré mais aussi car l'on peine à s'approprier les choses et à développer d'autres formes d'usages et de mise en commun. Ici l'enjeu est moins celui de pouvoir faire fonctionner un réseau que de respirer à son aise et de dégager des marges de manœuvre. Face à l'encombrement, l'enjeu rythmique n'est pas donc seulement celui de la fluidification, mais aussi celui plus existentiel de l'appropriation, ou encore de l'expansion.

Il est ainsi intéressant de chercher le contrepoint de l'étouffement dans des politiques rythmiques qui visent à offrir des latitudes aux personnes en matière de distribution des activités dans le temps et l'espace, faisant ainsi place à des rythmes singuliers, aux processus d'appropriation et de façonnement par l'usage du monde. La politique du rythme devient littéralement une politique de l'espacement et de la reconfiguration des limites. On songe par exemple aux politiques des lieux d'accueil à bas seuil d'accessibilité qui permettent aux personnes démunies de tenir à distance l'urgence et de reprendre souffle. Sur un plan plus territorial, l'émergence des luttes autour de l'appropriation spatiale, visant la constitution des « zones autonomes durables » – en dialogue avec la notion de Zone autonome temporaire (TAZ) à l'articulation entre les « Utopies pirates » du 18^e siècle et les milieux internationaux de la « cyber-culture » du réseau planétaire du 21^e siècle, développée par Hakim Bey²⁷ – ou simplement l'affirmation d'un pouvoir d'expérimenter ensemble, disent aussi la volonté de refuser la saturation des possibles. Les collectifs en lutte, ceux des ZAD, des

²⁶ Pour une analyse de l'impact des mécanismes de mise en garantie sur les formes et expériences urbaines, voir le travail de Marc Breviglieri sur la « ville garantie » (« Une brèche critique dans la ville garantie ? Espaces intercalaires et architectures d'usage », in : Cogato-Lanza E., Pattaroni L., Piraud M., Tirone B., *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes/Genève*, Métispresses, Genève, 2013, pp. 213-236).

²⁷ Hakim Bey, *TAZ, L'Éclat*, Paris, 1991, DATAR, 2003.

squats, des gilets jaunes des ronds-points²⁸ ou encore, dans des formes moins conflictuelles, des coopératives d'habitation et de production, retrouvent ainsi, par l'espace, leur autonomie (rythmique); à savoir, comme le suggérait Roland Barthes²⁹, leur capacité à déployer dans le temps et l'espace leurs propres règles.

Étourdissement

Dans la foulée des analyses séminales du philosophe allemand Georges Frank, Yves Citton dénonce les effets délétères d'une «économie de l'attention»³⁰. De fait, la captation de l'attention est désormais devenue une source importante de profit capitaliste, à travers par exemple les *rankings* de Google mais aussi, plus fondamentalement, l'ensemble des opérations d'évaluation et autres systèmes d'accumulation des *like*. La saturation attentionnelle prend également son sens dans les activités de consommation où l'individu se trouve assailli par les interpellations sonores, visuelles et odorantes dans les allées des hypermarchés et des gares. La démultiplication des sollicitations attentionnelles qui accompagne cette nouvelle économie induit des nouvelles formes d'aliénation qui passent en particulier par l'incapacité à choisir nos focales d'attention voire tout simplement à se concentrer. Ces situations d'étourdissement peuvent aller jusqu'à engendrer des pertes de sommeil, souvent liées à l'exposition trop grande aux écrans, voire des sentiments d'hébétude et de profonde incapacité à construire et formuler ses propres désirs.

Elles posent la question de la manipulation. Quelle capacité de résistance, quelle marge de liberté, quel libre arbitre avons-nous quand – dans les figures émergentes de la «ville foraine», de la «ville créative» ou de la «ville événementielle» – tous nos sens

²⁸ Bernard Floris, Luc Gwiazdzinski, *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point*, Elya, Grenoble, 2019.

²⁹ Roland Barthes, *Comment vivre ensemble, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Le Seuil, Paris, 2015.

³⁰ Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Seuil, Paris, 2014.

sont sollicités à chaque instant³¹ dans une sorte d’immersion dans un « spectacle total » où tout est exagéré. La ville contemporaine – il suffit de penser à Times Square – renvoie parfois à la caricature de la fête foraine et à une esthétique kitsch et saturée qui nous capture : lumières, sucreries, musiques populaires, sensation des manèges, foule... Même chose désormais pour le supermarché où le marketing, ses musiques, ses fausses odeurs, ses goûteurs, ses couleurs finissent par entraîner un acte d’achat. Lorsqu’elle s’impose, par le surgissement de la publicité ou encore par l’intensification des signaux, cette captation attentionnelle relève véritablement d’une « hétérorhythmie » qui nous empêche de gérer les signaux informationnels ou encore de « ruminer », pour reprendre l’expression de Nietzsche³², à notre rythme.

Le contrepoint de cette pathologie rythmique de l’attention doit être cherché dans des politiques visant à baisser les sollicitations ou encore à élargir notre capacité à choisir ce qui retient nos sens. Plus fondamentalement, peut-être, ce qu’on pourrait appeler la part rythmique de notre épanouissement attentionnel réside dans notre capacité à ne plus répondre, à couper les sollicitations pour se retrouver soi-même et reconstruire son for intérieur. On songe, sur le plan technique, au développement des logiciels qui créent des « paravents attentionnels » (déconnexion imposée d’internet, mise en veille des alertes, etc.). Ou encore, sur un plan plus « tactique », à l’apprentissage de la gestion raisonnée des emails au cœur désormais de principes de *coaching*. C’est le cas par exemple des messages automatiques, et de la discipline personnelle qui les accompagne, stipulant que tel ou telle ne relève ces emails qu’une fois par jour.

³¹ Luc Gwiazdzinski, *La ville 24 h/24*, L’Aube, La Tour d’Aigues, 2003.

³² « Il est vrai que, pour élever ainsi la lecture à la hauteur d’un art, il faut posséder avant tout une faculté qu’on a précisément le mieux oubliée aujourd’hui et c’est pourquoi il s’écoulera encore du temps avant que mes écrits soient “lisibles”, une faculté qui exigerait presque que l’on ait la nature d’une vache et non point, en tous les cas, celle d’un “homme moderne” : j’entends la faculté de ruminer... » Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, trad. de l’allemand par Isabelle Hildenbrand et Jean Gratiien, Editions Gallimard, Paris, 1971 (1887), p. 17.

Sur un plan urbanistique, des villes comme Grenoble, ou encore à une autre échelle Sao Paulo, ont désormais banni certaines publicités commerciales de leur espace public et réfléchissent néanmoins aujourd'hui à combler cet espace désormais vacant.

Sur un plan personnel, on constate le développement de formes de déconnexion volontaire, la recherche de sobriété et de modes de vie frugaux³³, notamment de la part de personnes qui ont pris acte de la situation de crise écologique et se sont orientées dans cette voie alternative. Dans la fabrique des villes, les propositions de «ville frugale»³⁴ – qui se fixe comme priorité d'offrir plus de satisfactions à ses habitants en consommant moins de ressources ou «d'urbanisme frugal»³⁵ – qui cherche à concilier les attentes de mobilité avec l'impératif de sobriété énergétique; le désir d'espace et de nature avec un usage économe du sol; le souhait d'un développement équilibré avec les logiques spontanées de concentration et de polarisation; la qualité du vivre en ville avec modération des coûts urbains – sont en résonance dans les formes d'allègement recherchées comme dans la «légèreté» du bilan carbone (non saturé).

Épuisement

La dernière pathologie rythmique (du capitalisme) qu'il nous importe de considérer est celle de «l'épuisement»³⁶. Elle est probablement une des plus préoccupantes dans la mesure où elle touche directement à la santé mentale et physique des personnes, en particulier sous sa forme la plus explicite – et désormais

³³ Violeta Ramirez, *Étude qualitative sur les frugaux volontaires – Rapport final*, ADEME, 2016.

³⁴ Jean Haëntjens, *La ville frugale*, Fyp, Limoges, 2011.

³⁵ *Manifeste pour une frugalité heureuse dans l'architecture et l'aménagement des territoires urbains et ruraux*. <https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html>

³⁶ «Action de vider à force de puiser / Action de vider quelque chose de son contenu ou de sa substance / État de ce qui est épuisé / Fait d'être réduit à un affaiblissement complet». <https://www.cnrtl.fr/definition/epuisement>

clinique – celle du *burn out* ou « syndrome d'épuisement professionnel » qui signifie « se consumer », brûler jusqu'au bout, s'éteindre, claquer, griller.

Si, comme le suggère Ehrenberg³⁷, l'évolution historique s'accompagne de différentes pathologies exemplaires, étroitement liées aux processus dominants de subjectivation, à l'instar de l'hystérie ou encore de la dépression, il est probablement indéniable que le *burn out* est le syndrome et la conséquence par excellence de la société accélérée.

Il faut noter toutefois qu'il n'est pas reconnu comme « maladie » au niveau international (par l'OMS par exemple), précisément car cet état cliniquement diagnosticable est directement lié aux pressions temporelles concomitantes des sphères professionnelle, familiale et plus largement sociale. On a là un bel exemple de pathologie du capitalisme dont le caractère de saturation (rythmique) est évident si l'on se penche sur les symptômes qui dessinent son diagnostic. Ainsi, le *burn out* se reconnaît-il à un état de fatigue mental, émotionnel et physique, un surmenage lié au stress. Stress lui-même causé par l'incapacité à atteindre certains « buts irréalisables »³⁸. Ce sont l'effort soutenu et le sentiment de ne pas pouvoir « tenir le rythme » qui nourrissent peu à peu l'état d'épuisement. Il y a donc saturation par la démultiplication des objectifs et l'intensification des implications (affectives, morales, émotionnelles, physiques). Dans cette destination la puissance du rythme et des cadences déployés par l'individu ne suffisent pas à combler l'effort nécessaire pour atteindre les objectifs fixés. Face à cette situation l'épuisement s'amorce et le *burn out* se matérialise à travers un refus du corps à poursuivre l'effort. Pour soigner les *burn out*, les médecins prescrivent en général du repos et, en particulier une nécessaire « déconnexion ». Il s'agit ainsi de retrouver un temps à soi, où par la puissance d'une « idiorythmie » – terme que Roland Barthes emprunte à l'observation de la vie des

³⁷ Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi*, *op. cit.*

³⁸ Herbert J. Freudenberger, Géraldine Richelson, *Burn-out: The high cost of high achievement*, Bantam Books, New York, 1981.

monastères et qui répond à sa recherche de « solitude collective », sorte de compromis entre retrait et engagement³⁹ – reconquise se reconstitue le nécessaire « maintien de soi » qui permet d'affronter les épreuves de la relation aux autres. Mais il s'avère aussi nécessaire de relier de manière renouvelée la personne épuisée, en lui offrant des axes de focalisation, de manière à ce qu'elle retrouve l'envie d'aller à son rythme.

Le contrepoint de ces pathologies rythmiques de l'épuisement doit ainsi être cherché dans des politiques qui visent le ralentissement et la capacité à déterminer ce qui compte, à hiérarchiser les priorités. Sur le plan du travail, les politiques de prévention du *burn out*⁴⁰ opèrent, d'un côté, sur la capacité des employés à poser des limites et à réduire les facteurs de stress et, de l'autre, sur les ressources des personnes. Sur un plan urbain, on peut songer aux politiques de la *slow city* qui cherchent à ralentir le système – à la fois en termes de flux mais aussi de signaux.

Même si ces politiques du ralentissement ne sont pas exemptes d'ambiguïté⁴¹, on constate aisément qu'elles travaillent de fait sur l'ensemble des axes de la saturation. À cet égard, il est possible d'avancer l'idée que le *burn out* – personnel mais parfois aussi spatial lorsque les espaces sont saturés de projets et d'aménagements⁴² – constitue un point de convergence de l'ensemble des pathologies rythmiques qui s'y renforcent au point d'affecter la puissance vitale d'une personne ou d'un territoire. Il est dès lors d'autant plus nécessaire de penser des politiques du rythme à même de pallier

³⁹ Roland Barthes, *Comment vivre ensemble, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Le Seuil, Paris, 2015.

⁴⁰ On peut se référer aux campagnes du *no burn out*. <https://www.noburnout.ch>

⁴¹ Sur les effets ambivalents des politiques de piétonisation, en particulier de gentrification, voir : Thomas Brenac, Hélène Reigner et Frédérique Hernandez, « Centres-villes aménagés pour les piétons : développement durable ou marketing urbain et tri social? », in : *RTS – Recherche Transports Sécurité*, IFSTTAR, 2014, Piétons, 2013, pp.267-278.

⁴² Luca Pattaroni, Guillaume Drevon, Mischa Piraud, « Asphyxies urbaines. Enquête sur les processus contemporains de saturation spatiale », in : Manola Antonioli, Luc Gwiazdzinski, Vincent Kaufmann, Guillaume Drevon, Luca Pattaroni (eds.). *Saturations. Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve*, Éd. Elya, Grenoble, 2020, pp. 74-87.

aux saturations sociales et spatiales. Le simple fait de ralentir ne suffit toutefois pas ; bien souvent il faut retrouver aussi les pointes du désir qui permettent de retourner vers le monde, de régler les vitesses de manière à ouvrir le possible à de nouvelles coordinations. Tout l'art des politiques du rythme consiste à accueillir ensemble élan et repli, vitesse et lenteur, pour trouver les bons rythmes, ceux qui soignent et émancipent tout en ouvrant au commun.

Pour prendre la pleine mesure des politiques du rythme, il faut encore s'attarder sur leurs enjeux épistémologiques. Penser par les rythmes, c'est-à-dire être à même de les décrire et les analyser, demande en effet un effort épistémologique important. Important car la question du rythme touche à la fois les personnes, leurs milieux de vie et les modèles économiques et politiques associés, en particulier le modèle occidental capitaliste qui a largement incité à des formes d'accélération au niveau économique mais aussi de l'aménagement de l'espace (infrastructures de mobilité, système de zonage, etc.)

Le passage au système postfordiste n'a pas impliqué de ralentissement. Au contraire, la réticularisation des territoires, le floutage des limites entre les sphères domestique et de travail ou encore la généralisation de la forme « projet »⁴³ et du « gouvernement par l'objectif »⁴⁴ ont largement contribué à l'accélération des flux et des rythmes du salariat.

La fuite en avant dans les modèles de croissance économique et développementaliste a entériné une régulation des rythmes de vie par les rythmes du marché, offrant de moins en moins la possibilité politique de questionner le sens et la cadence des modes de vie imposés économiquement et technologiquement⁴⁵.

⁴³ Luc Boltanski, Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 1999.

⁴⁴ Laurent Thévenot, « Le gouvernement par l'objectif à l'épreuve de la critique : métamorphose des évaluations autorisées », in : Guillemette De Larquier, Olivier Favereau, Ariane Guirardello (dir.), *Les Conventions dans l'économie en crise*, Éditions La Découverte, Paris, 2011.

⁴⁵ Marc Hunyadi, *La tyrannie des modes de vie. Sur le paradoxe moral de notre temps*, Éditions Le Bord de l'eau, Lormont, 2015.

Un défi épistémologique majeur

Ce postulat général, qui demanderait un long moment de démonstration empirique, met en relief la plasticité et l'étendue heuristique du concept de rythme. Il met également ce manifeste face à un défi épistémologique majeur. En somme, par quel angle les rythmes peuvent-ils et doivent-ils être abordés dans les recherches contemporaines? En effet, les questions rythmiques ont été abordées historiquement selon des approches épistémologiques très contrastées; que l'on songe au contraste entre le marxisme hétérodoxe de la rythmanalyse proposée par Henry Lefebvre et les analyses interactionnistes du rythme de vie urbain de Simmel⁴⁶. Et de fait les formes rythmiques peuvent tout autant être pensées à partir de leurs déterminants structurels, de leurs variations culturelles, de leur lien aux pratiques individuelles de consommation et de mobilité, de leur expérience intime ou encore des formes de coordination en situation qu'elles permettent. Indéniablement, il y a là de quoi satisfaire les appétits conceptuels et méthodologiques des grandes traditions épistémologiques qui hantent les sciences sociales.

Il est ainsi possible de démultiplier les focales des enquêtes sur les enjeux rythmiques, l'une n'étant pas plus heuristique que l'autre. Cette observation attribue au rythme une place rare dans le monde des concepts. En effet, il présente une importante plasticité qui lui permet de naviguer d'un champ de recherche à l'autre, d'être utilisé dans différentes disciplines des sciences et enfin de se conformer aux cadres méthodologiques de ces mêmes disciplines.

La plasticité qui constitue un atout dans l'usage et la diffusion d'un concept peut également lui conférer une importante faiblesse. Détaché de son objet initial, le rythme perd de son sens et ses vertus heuristiques, renforçant ainsi la nécessité de définir ses objets et les contours de son périmètre de réflexion. De fait, plutôt qu'une lecture sectorielle de ce que chaque paradigme pourrait faire du

⁴⁶ Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit. Suivi de « Sociologie des sens »*, Payot, Paris, 2018.

rythme, il est plus intéressant de considérer ce qui dans l'idée de rythme résiste aux effets réducteurs de toute épistémologie. Ainsi au risque de réduction marxiste des rythmes comme forme aliénante du capitalisme, résiste la part singulière du rythme personnel où s'initient les prémisses d'une résistance. Ou encore, aux analyses trop étroites des indices de rythmicité s'opposent les effets de conformations rythmiques induites par l'évolution des modes de production. La question rythmique apparaît ainsi comme le reste à la fois des analyses du pouvoir et de l'expérience individuelle. Une notion qui oblige à parcourir sans cesse tout le spectre qui va des questions structurelles et politiques jusqu'aux questions intimes. Une notion « indisciplinaire » qui appelle à tisser de nouveaux ponts, comme une biopolitique renouvelée et émancipatrice cette fois-ci, entre l'exploitation et la biologie, la rationalité individuelle et les ressorts émotionnels, la mesure du temps et l'ancrage spatial de nos formes de vie ou encore les formes conventionnelles de coordination et l'intelligence des événements et des disruptions.

Avant de pouvoir appréhender de manière plus détaillée cette épistémologie du rythme et les méthodes qui ouvrent sa possibilité, il convient de revenir sur les tentatives des sciences sociales pour se saisir de la notion.

EURYTHMIE

Faire le pari des rythmes c'est défendre l'idée que la question rythmique est au cœur de la possibilité de construire un monde commun capable d'accueillir les différences individuelles et collectives. Elle ouvre à une pensée politique de l'eurythmie et de la polyrythmie.

Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





II Le pari des rythmes

Linguistique, poétique et politique du rythme

On ne peut que constater la polysémie du terme « rythme » et la grande quantité de domaines dans lesquels il est utilisé. En premier lieu, il se réfère à la répétition périodique (de nature physique, auditive ou visuelle) d'un phénomène naturel (rythme des jours, des saisons, des vagues...). Le rythme présente également une dimension physiologique, se référant à des phénomènes périodiques qui caractérisent des processus vitaux (rythme alimentaire, du sommeil, cardiaque, respiratoire, pulmonaire, cérébral). Outre ces définitions qui relèvent du domaine naturel, le rythme peut être de l'ordre de l'artefact et acquiert ainsi une dimension éminemment esthétique: on parle du rythme au sens musical, ou du rythme tel qu'il se manifeste par la répétition périodique des accents métriques dans la poésie, par l'enchaînement et la cadence des événements et des étapes de l'action dans un roman ou une pièce théâtrale. Mais le rythme est un élément qui intervient également dans l'appréciation esthétique de la peinture, la sculpture, l'architecture (agencements des lignes, des masses, des couleurs, des éléments décoratifs d'un bâtiment) ou de l'image cinématographique (rythme du montage). On parle, pour finir, de rythme au niveau de l'expérience vécue (rythme de vie, de travail, des loisirs; progression, accélération, ralentissement du rythme, changement de rythme).

La difficulté consiste à saisir les éléments qui constituent l'unité de sens de ce terme, au-delà de la grande quantité de domaines hétérogènes dans lesquels on l'utilise. Dans ce débat classique sur la spécificité du rythme, on peut évoquer la contribution essentielle

d'Émile Benveniste, dans le chapitre 17 du premier tome des *Problèmes de linguistique générale*⁴⁷ :

La notion de «rythme» est de celles qui intéressent une large portion des activités humaines. Peut-être même servirait-elle à caractériser distinctivement les comportements humains, individuels et collectifs, dans la mesure où nous prenons conscience des durées et des successions qui les règlent, et aussi, quand, par-delà l'ordre humain, nous projetons un rythme dans les choses et dans les événements. Cette vaste unification de l'homme et de la nature sous une considération de «temps», d'intervalles et de retours pareils, a eu pour condition l'emploi du mot même, la généralisation, dans le vocabulaire de la pensée occidentale moderne, du terme rythme qui, à travers le latin, nous vient du grec⁴⁸.

L'essai de Benveniste vise essentiellement à discuter et à remettre en question l'étymologie du mot «rythme», qui a été longtemps considérée comme certaine, et qui fait dériver le terme du verbe grec signifiant «couler» : l'homme aurait donc emprunté la notion de rythme à l'observation des phénomènes naturels, et notamment à l'observation du mouvement régulier des flots de la mer. Benveniste recherche donc l'origine du mot chez les philosophes présocratiques, et en particulier chez les atomistes (Leucippe et Démocrite) qui ont fait du *rhythmos* un terme technique de leur doctrine ; pour les atomistes, le «rythme» ne renvoie donc pas à l'idée de mesure ou de cadence régulière, mais à celle de «forme», ou mieux de forme distinctive, d'«arrangement caractéristique des parties dans un tout»⁴⁹. Si Démocrite utilise le mot pour se référer à la forme spécifique de l'atome, Hérodote s'en sert au sujet de la forme des lettres de l'alphabet, et les poètes lyriques grecs l'utilisent

⁴⁷ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, coll. «Tel», Paris, 1966, pp. 327-335.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 327.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 330.

pour indiquer la forme spécifique, individuelle et distinctive du caractère humain, les « formes » particulières de l'humeur ou du caractère. Cependant, il existe en grec d'autres termes pour indiquer la forme, en tant que forme donnée, fixe, réalisée; la parenté étymologique de « rythme » avec « couler » s'explique par le fait que tous les exemples dans lesquels ce terme apparaît se réfèrent à la forme de ce qui est mouvant, mobile, fluide, qui ne possède pas de forme définie: « c'est la forme improvisée, momentanée, modifiable »⁵⁰. Les Grecs ont donc choisi un dérivé du verbe « couler » pour l'utiliser dans le cadre d'une vision mouvante de l'univers, faite de « fluements » et non de formes fixes et de mesures définies. Le sens moderne de « rythme » apparaît chez Platon, au sujet des intervalles, les distinctions et les combinaisons qu'il faut connaître pour apprendre la musique ou à la « forme du mouvement » que le corps humain accomplit dans la danse. Chez Platon le terme acquiert donc le sens aujourd'hui courant d'une séquence ordonnée et mesurée de mouvements lents et rapides, d'ordre et d'harmonie dans le mouvement, de mesure étroitement liée au « mètre » en poésie.

Benveniste démontre donc (par une étude de la langue qui s'intéresse profondément à ses dimensions culturelles, esthétiques et politiques) que la notion de « rythme » n'a rien d'une *mimésis* primaire (ne dérive pas de l'observation d'une « cadence » qui serait présente dans la nature, comme celle des flots) mais est le fruit d'une longue réflexion philosophique et poétique à la fois sur la structure de la réalité (l'atomisme) puis sur la mesure appliquée aux figures de la danse et aux intervalles de la musique chez Platon et ensuite Aristote :

Rien n'a été moins « naturel » que cette élaboration lente, par l'effort des penseurs, d'une notion qui nous semble si nécessairement inhérente aux formes articulées du mouvement que nous avons peine à croire qu'on n'en ait pas pris conscience dès l'origine⁵¹.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 333.

⁵¹ *Ibid.*, p. 335.

L'essai de Benveniste a le mérite de faire émerger de l'épaisseur de l'histoire de la langue et de la pensée occidentales toute la complexité d'une notion comme celle de «rythme», qui associe dans une synthèse singulière l'expérience humaine et la nature (dès la philosophie présocratique et l'atomisme), qui fait du temps un matériau esthétique et culturel, travaillé et agencé à la fois par l'expérience du monde et par la dimension esthétique de la danse, de la musique, de la poésie : une construction profondément «culturelle» mais qui (comme toute «culture») s'enracine dans la nature. Par ailleurs, il montre également que la notion de mesure, de cadence et d'alternance régulières et mesurable (par le mètre) n'apparaît que tardivement et n'est qu'une des composantes d'une notion qui porte en elle une idée de flux, de devenir, d'événement non mesurable, voire de discontinuité (par ailleurs, dans la danse, comme dans la musique ou la poésie, ce qui produit le «rythme» comme événement esthétique n'est pas la simple succession de figures, de formes et de mesures prévisibles mais la capacité du danseur, du chorégraphe, du musicien ou du poète à faire émerger des discontinuités et de l'imprévu dans la mesure et dans les formes connues ou prévisibles, d'inventer des exceptions continues à la «règle de l'art»).

Nous retiendrons donc de cette première approche de la notion de «rythme», orientée par l'étude de la langue, une pensée de la forme marquée par la plasticité, la fluidité et, plus largement, la possibilité d'une marge d'événement et d'imprévu dans l'organisation du temps, de son expérience et de son organisation qui se manifestent dans toutes ses dimensions culturelles. Une brèche donc dans les pensées de l'identique qui ouvre vers une pensée de la différence qui ne défait pas le même mais lui donne consistance et singularité.

Si Benveniste n'a pas prolongé ultérieurement ces découvertes essentielles autour du rythme, son travail a inspiré les recherches d'Henri Meschonnic, consignées en 1982 dans *Critique du rythme*⁵².

⁵² Henri Meschonnic, *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Verdier/Poche, Paris, 2009 (1982). À ce sujet, on pourra lire également l'article de Maïté Snauwaert, «Le rythme critique d'Henri Meschonnic», in : *Acta Fabula*, vol. 13, n°6, «En rythme», Juillet/août 2012. <http://www.fabula.org/revue/document7129.php>

À partir d'une analyse minutieuse des innombrables études linguistiques consacrées au rythme et en poursuivant la ligne de recherche de Benveniste, Meschonnic insiste sur la dimension historique et non pas simplement «cosmique» du rythme, prône l'abandon de la définition qui l'identifie avec la scansion, la métrique et avec l'idée exclusive de régularité et de mesure et oppose une métrique qui «se dispose dans le temps» à un rythme qui dispose le temps et contribue à l'organiser⁵³. La poétique du rythme (qu'elle s'applique à un tableau, un film, un texte, une chorégraphie ou une musique) ne consiste donc ni à apprécier de façon anhistorique la conformité de l'œuvre à des normes ou des mesures préétablies, ni à rechercher une émotion qui précéderait le langage formel utilisé et qui lui serait extérieure, mais à apprécier la manière singulière dont chaque œuvre fait sens, notamment par la disposition spécifique du temps que son rythme particulier permet d'inventer. En conformité avec la théorie du discours et de l'énonciation chez Benveniste, pour Meschonnic le rythme n'est jamais «donné» (ni dans le registre ineffable de l'émotion ni dans celui purement technique de la métrique ou de la mesure) mais consiste en une activité esthétique qui à son tour renvoie à une «poétique de la vie» et de l'expérience, aux rythmes que nous ne cessons de construire tout au long de notre existence, qui permettent de «donner forme» au temps et de nous accorder (ou éventuellement nous désaccorder) aux autres. Le rythme devient alors un facteur d'individuation et de subjectivation, au niveau individuel comme au niveau collectif, et révèle ainsi sa portée profondément politique.

C'est à partir de la distinction soulignée par Benveniste entre le rythme comme *skhèma* (succession régulière de temps forts et de temps faibles, succession mesurée et prévisible de figures, de formes, de vers, etc.) et le rythme comme *rhutmos* (forme fluide et mobile qui ne s'oppose pas à la première, mais l'affecte en profondeur et la met continuellement en variation) que Barthes réfléchit à la notion

⁵³ Henri Meschonnic, *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, op. cit., p. 172.

d'idiorythmie dans le cours au Collège de France de 1976-1977, qui interroge les modalités du «vivre ensemble», plaçant ainsi la question du rythme au cœur de celle du commun. Le terme, comme l'adjectif qui en dérive (idiorythmique) vient du grec, comme un composé d'*idios* (propre) et de *rhythmos*. À travers l'étude historique de différentes communautés religieuses (comme les moines du mont Athos, qui vivent en solitude tout en dépendant d'un monastère) Barthes pose (sans donner aucune réponse définitive) la question de la possibilité d'existence d'un groupe «idiorythmique», où le rythme de chacun trouverait sa place dans sa singularité, sans être soumis à un *skhèma* unique imposé par un quelconque pouvoir :

«Les moines y ont des cellules particulières, prennent leurs repas chez eux (à l'exception de certaines fêtes annuelles) et peuvent conserver leurs biens qu'ils possédaient au moment de leurs vœux. [...] Même les liturgies, en ces étranges communautés, restent facultatives, à l'exception de l'office de la nuit»⁵⁴.

Le «fantasme» qui dirige ainsi ses recherches – restées à l'état fragmentaire de notes de cours – est donc «quelque chose comme une solitude interrompue d'une façon réglée : le paradoxe, la contradiction, l'aporie d'une mise en commun des distances — l'utopie d'un socialisme des distances (Nietzsche parle, pour les époques fortes, non grégaires, comme la Renaissance d'un “pathos des distances”)»⁵⁵. Il s'agirait donc d'imaginer des «agglomérats idiorythmiques», des communautés singulières dans lesquelles chacun pourrait développer son rythme propre, tout en entrant en résonance avec les rythmes des autres. Suivant les analyses de Benveniste, et notamment son interprétation du *rhythmos* comme une «forme improvisée, modifiable», Barthes affirme que le terme «idiorythme» est un quasi-pléonasme, car le *rhythmos* est par définition – et contrairement à tout *skhèma* comme rythme imposé et subi – singulier ; l'étymologie qui lie le *rhythmos* au verbe grec *rhein* et

⁵⁴ Roland Barthes, *Comment vivre ensemble*, op. cit., p. 40.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 27.

qui renvoie donc au flux, au fluier, établit également – écrit Barthes – des « renvois aux formes subtiles du genre de vie »⁵⁶. Le rythme de chacun est fait de « configurations non stables, de passages dépressifs ou exaltés », comporte une forme de spécificité liée aux corps, aux humeurs et qui ne peut supporter (sous peine de l'émergence de toute une série de pathologies, comme celles évoquées dans la première partie de notre ouvrage) ni des cadences implacables dans leur régularité « schématique », ni l'absence de forme et la totale irrégularité que le « capitalisme cognitif » impose comme une illusoire liberté aux « di-vidus » ou individus atomisés qui composent les sociétés contemporaines (qu'ils soient « précaires », « non garantis », « ubérisés » ou « créatifs », même si les conditions socio-économiques de ces catégories ne sont pas les mêmes).

Barthes insiste ainsi sur la dimension politique de résistance au pouvoir (pouvoir spirituel, étatique, économique...) que caractérise toute « idiorythmie » (à condition qu'elle soit choisie et non passivement subie). Le pouvoir aspire avant tout à imposer un rythme ou des rythmes (de vie, de temps, de pensée, de discours et aujourd'hui de consommation, de loisirs, de connexion...), alors que « la demande d'idiorythmie se fait toujours contre le pouvoir »⁵⁷. L'aspiration à l'idiorythmie est ainsi une recherche – de nature essentiellement politique et non seulement éthique (même si c'est cette deuxième connotation qui l'emporte dans la totalité des analyses de Barthes) – à la protection du *rhythmos*, c'est-à-dire de la version singulière, fluide, plastique du rythme de chacun : l'idiorythmie est une catégorie antinomique du pouvoir, toujours en retard ou en avance sur lui, fondée sur le choix d'une discordance fondamentale, d'une interruption choisie des rythmes subis.

Roland Barthes nous invite donc à repenser la question du pouvoir à partir de celle du rythme. Une pensée du pouvoir comme hétérorythmie, qui s'initie dans la proximité même des corps et ouvre à des formes subtiles d'oppression. Ainsi, il situe

⁵⁶ *Ibid.*, p. 39.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 69.

les prémisses du pouvoir dans l'emprise même que peut avoir une mère lorsqu'elle impose son rythme à son enfant :

De ma fenêtre, je vois une mère tenant son gosse par la main et poussant la poussette vide devant elle. Elle allait imperturbablement à son pas, le gosse était tiré, cahoté, contraint à courir tout le temps, comme un animal ou une victime sadienne qu'on fouette. Elle va à son rythme, sans savoir que le rythme du gosse est autre. Et pourtant, c'est sa mère⁵⁸!

«Et pourtant c'est sa mère!»: comme le suggère Barthes, le pouvoir sur autrui ne s'initie pas forcément dans une intention de nuire mais il peut prendre des formes plus subtiles d'oppression. Ce sont précisément ces formes subtiles – mais pas forcément moins violentes – d'un pouvoir s'initiant bien en-deçà de ce qui a été traditionnellement thématiqué comme la domination, qui sont au cœur des efforts conceptuels d'auteurs comme Foucault, Deleuze et Guattari, Agamben⁵⁹ ou encore Rancière⁶⁰. Nonobstant leurs différences, parfois importantes, des concepts comme le bio-pouvoir, le partage du sensible, la ritournelle cherchent à produire une pensée dynamique du pouvoir qui chemine sans rupture du corps à l'État, d'autrui aux institutions. Le pari du rythme est ainsi le pari d'une pensée processuelle et relationnelle du pouvoir qui doit permettre de se défaire des crispations descriptives et analytiques qui réifient les jeux d'acteurs et les mécanismes institutionnels débouchant sur des modèles simples de la domination. Au contraire, les pathologies rythmiques du capitalisme qui ouvrent cet ouvrage nous invitent à décoloniser nos esprits pour inventer de nouveaux outils descriptifs et analytiques plaçant le mouvement et les emprises spatio-temporelles au cœur des processus politiques.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 40.

⁵⁹ Giorgio Agamben, «Formes de vie», in *Moyens sans fin*, Payot & Rivages, Paris, 2007.

⁶⁰ Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, Gallimard (Folio/Essais), Paris, 1998.

Délicate articulation espace-temps

Une partie de la réflexion revient à discuter de la façon dont temps et espace se réunissent ⁶¹, s'articulent et à réfléchir en termes d'espace-temps. Les premiers à avoir placé le temps à côté de l'espace d'une manière plus égale et réfléchie ont sans doute été les géographes suédois de l'École de Lund. Dès les années 1960, ces pionniers de la *Time Geography* ont constitué la vie quotidienne en enjeu des politiques sociales à partir d'une démarche articulant de façon étroite le temps et l'espace. L'un d'entre eux, Torsten Hägerstrand, a orienté ses travaux sur les « budgets espace-temps » et sur l'enregistrement des déplacements d'une personne à une période donnée. La démarche a permis de saisir la façon dont les personnes utilisaient le temps, mais n'a rien apporté sur la façon dont l'espace et le temps impliqués étaient interprétés ou vécus. La *Time Geography* qui traite de la localisation spatio-temporelle des activités dans une perspective « behavioriste » reste donc dans une approche primaire de l'espace et du temps et de l'action humaine. C'est une forme de mathématique de l'espace-temps. La *Time geography* est critiquée comme conception d'un espace-temps contenant qu'il suffirait de remplir à l'aide de mouvements individuels et vision d'un espace universel, alors que les géographes savent que l'espace n'est pas homogène ni isotrope. Il y a un besoin de passage à une pragmatique de l'espace-temps en vue d'une « théorie de l'habiter »⁶². Différentes tentatives d'unification ou plutôt d'articulation de l'espace et du temps ont eu lieu autour de notions comme la « chronogéographie », les « représentations spatio-temporelles » ou la « chronotopie » par exemple. Le « faible degré de percolation du terme à l'intérieur de la communauté scientifique française »⁶³ avec plusieurs mots concurrents – « chrono-géographie »⁶⁴, « géographie

⁶¹ Nigel Thrift, Jon May, 2001, *Timespace: Geographies of Temporality (Critical Geographies)*, Routledge, 2001.

⁶² Mathis Stock, « Théorie de l'habiter. Questionnements », in T. Paquot, *Habiter le propre de l'humain*, La Découverte, Paris, 2007, pp. 103-125.

⁶³ Anne Volvey, *Échelles et temporalités*, Atlande, Neuilly, 2005.

⁶⁴ Antoine Bailly, *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, Paris, 2005.

de l'espace-temps»⁶⁵ voire «géographie du temps» pour Giddens⁶⁶ dans une autre discipline, met en évidence les difficultés de l'approche à s'imposer.

Dans les années 1990, d'autres chercheurs en France et en Italie⁶⁷ ont poursuivi les travaux notamment sur le volet représentations et cartographies spatio-temporelles⁶⁸. Mais «après une période où la chronogéographie fut à la mode à la suite des travaux pionniers de T. Hägerstrand sur les budgets-espace-temps et aux synthèses de D. Parkes et N. Thrift sur le temps des lieux, la réflexion francophone dans ce domaine s'est ralentie»⁶⁹.

La recherche d'articulation de l'espace et du temps a notamment pris la forme d'une approche chronotopique où la chronotopie est définie comme «modèle descriptif d'une possible articulation de l'espace et du temps habités⁷⁰ et le «chronotope» comme «lieux de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle»⁷¹. Cette notion qui continue à être travaillée notamment en architecture⁷², permet de déceler des formes, configurations spatio-temporelles, et agencements chronotopiques mais reste davantage centrée sur l'analyse de la structure que sur le processus et les dynamiques. Elle ne prend pas en compte la dimension sensible. La notion de «chronotope» rend bien compte de l'articulation espace-temps mais reste plus centrée sur l'analyse de la structure que sur le processus et les dynamiques.

⁶⁵ Guy Di Méo, «Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales», in: *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 43, n° 118, 1999, pp. 75-93.

⁶⁶ Anthony Giddens, *La constitution de la société*, PUF, Paris, 1987.

⁶⁷ Stefania Bonfiglioli, *L'Architettura del tempo*, Liguori, Milan, 1990.

⁶⁸ Colette Cauvin, Luc Gwiazdzinski, «Représenter l'espace, représenter le temps», in: Jean-Yves Boulin, Pierre Dommergues, Francis Godard, *La nouvelle aire du temps*, Éditions de l'Aube, DATAR, 2002, pp. 63-91.

⁶⁹ Antoine Bailly, *Les concepts de la géographie humaine*, op. cit.

⁷⁰ Stefania Bonfiglioli, 1990, *L'Architettura del tempo*, op. cit.

⁷¹ Luc Gwiazdzinski, «Temps et territoires: les pistes de l'hyperchronie», in *Territoires 2040: revue d'études et de prospective*, Documentation française, Paris, 2012, pp. 75-97.

⁷² Alain Guez, Claire Lagesse, Mehend Meziani, «Des chronotopes et des chronotypes. Exploration des temporalités de l'espace public parisien», in: *Revue Internationale de Géomatique* n° 28, 2, 2018, pp. 191-201.

La clé d'entrée temporelle et chronotopique aboutit naturellement à la mise en évidence de rythmes au sens de « retour à des intervalles réguliers dans le temps, d'un fait, d'un phénomène »⁷³ dans le fonctionnement des villes et des territoires, l'offre de services, les usages. Elle permet de déceler des formes, configurations spatio-temporelles, agencements chronotopiques. Elle renvoie également à l'expérience vécue, à l'émotion, à « l'habiter » au sens d'Éric Dardel, mais ne l'intègre pas. On sent confusément le besoin de trouver un terme, un concept qui permette d'aller plus loin pour embrasser la complexité du vivant, la vie des hommes, des organisations et des territoires.

Le concept de « rythme » – au sens plus large du terme, c'est-à-dire dépassant la description d'« une succession de temps forts et de temps faibles ordonnée arithmétiquement et toutes ses dérivées cycliques et périodiques »⁷⁴ – apparaît comme un bon candidat pour la lecture, l'écriture et l'habitation des mondes en mouvement. Elle dépasse une approche « métronomique » strictement temporelle et métrique d'un terme pourtant « créé pour unir d'une manière indissoluble le temps et l'espace – c'est-à-dire la vie »⁷⁵ – et une approche seulement appréhendée comme une vitesse ou une accélération. Le rythme échappe à la conception limitée et arithmétique d'« ordre du mouvement », héritée de Platon et se définit comme « manière spécifique de fluer »⁷⁶, « modalité d'accomplissement », ou encore « configurations particulières du mouvant ».

⁷³ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/rythme/70326>

⁷⁴ Pascal Michon, « Rythme, Rythmanalyse, rythmologie : un essai d'état des lieux », in : *Rhuthmos*, 9 janvier 2013. <http://rhuthmos.eu/spip.php?article644>

⁷⁵ Jean-Luc Bureau, « Géo-rythme : la transmutation des lieux », in Jean-Jacques Wunenberger, *Les rythmes, lectures et théories*, L'Harmattan, Paris, 1992, p. 125.

⁷⁶ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit.

Espaces-temps rythmiques : une pensée renouvelée du territoire

Dans la philosophie contemporaine, la dimension à la fois esthétique et politique des rythmes dans la création d'un territoire (la dimension spatiale et spatialisante du rythme) a été tout particulièrement étudiée par Gilles Deleuze et Félix Guattari à travers le concept de « ritournelle »⁷⁷. Dans la cosmogonie musicale que Deleuze et Guattari exposent dans le « plateau » 11 de *Mille plateaux*⁷⁸, les Milieux et les Rythmes naissent du chaos et l'unité des milieux hétérogènes de la Nature est assurée par le rythme. Le rythme structure le temps, mais il oriente également l'espace ou, plutôt, il « espace » le monde : intervalle spatial ou intervalle temporel, intervalle temporel qui introduit un espacement et intervalle spatial qui introduit de la temporalité, discontinuité essentielle qui assure la transition entre les formes de l'espace et celles du temps.

Dans *Le geste et la parole*, Leroi-Gourhan a souligné la dimension rythmique de la « domestication » par l'homme du temps et de l'espace⁷⁹. L'intégration dans un espace et un temps concrets est commune à tout le vivant : chez les animaux, elle se traduit dans la perception de sécurité donnée par l'inclusion de l'individu dans l'espace et le rythme du troupeau, mais aussi par l'insertion dans un refuge, permanent ou temporaire. La perception d'un périmètre de sécurité, du refuge clos, ou des rythmes socialisants, instaure une continuité entre l'animal et l'humain : la construction d'abris est commune à l'homme et à l'animal, à l'inverse de l'outil et du langage. La socialisation humaine doit progressivement créer des rythmes, des cadences et des intervalles régularisés qui se substituent à la rythmicité chaotique du monde naturel et qui

⁷⁷ À ce sujet, on pourra lire Manola Antonioli, « La Ritournelle », Dossier « Deleuze et la musique », *Inculte* n°14, novembre 2007, pp. 30-56.

⁷⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Les Éditions de minuit, Paris, 1980.

⁷⁹ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, 2 vol., Albin Michel, Paris, 1964. Voir en particulier le tome II, *La mémoire et les rythmes*, chap. 13 « Les symboles de la société ».

humanisent également l'espace, par extraction du chaos extérieur. Le rythme permet ainsi d'habiter ensemble, en façonnant le temps et l'espace du commun tout en conservant sa place à la différence, à l'expression des idiorythmies et des hétérotopies.

Il ouvre ainsi à une pensée renouvelée du territoire dans son lien à l'émancipation. Roland Barthes place de même la question rythmique dans un lien étroit à celle du territoire en l'associant à la fois à la question de l'autonomie et de l'oppression. Il ne passe toutefois pas par l'idée de ritournelle mais plus directement par celle de règle, portant son regard sur ce qui dans le rythme relève de la stabilisation d'une forme, susceptible en particulier de peser sur autrui. En effet, pour Roland Barthes, la règle est ce qui conduit «le temps, les désirs, l'espace, les objets»⁸⁰. Ainsi, tout système de règles peut être considéré comme «un territoire: soit temporel (*timing*), soit gestuel (conduites)». Dans cette perspective, l'autonomie, comme capacité à se doter de sa propre règle, implique le déploiement dans le temps et l'espace d'un corps, son milieu et son rythme de vie. L'autonomie pose ainsi la question de l'idiorythmie comme capacité à aller à son rythme et donc à produire son territoire et son temps. Comme il a été suggéré auparavant, c'est ici que s'élève la dimension politique du rythme, son rôle dans les processus de composition d'un monde commun, à la fois enjeu de subjectivation et d'oppression.

Le statut rythmique de la ritournelle est complexe et ambigu: la ritournelle musicale introduit toujours des devenir animaux et cosmiques qui échappent (au moins en partie) à l'emprise de la subjectivation et de la signification, mais les ritournelles, dans leur aspect de standardisation et de répétition, peuvent également servir à figer et à quadriller le temps, individuel et collectif. Cet aspect de la ritournelle, très peu présent dans *Mille plateaux*, est traité par Guattari dans *L'Inconscient machinique*. Guattari commence par affirmer que le temps n'est pas subi par l'homme comme un élément extérieur: tout comme l'espace est organisé

⁸⁰ Roland Barthes, *Comment vivre ensemble*, op. cit., p. 162.

par des normes et des rituels sociaux, le temps est « battu » par des « agencements concrets de sémiotisation : collectifs ou individuels, territorialisés ou déterritorialisés, machiniques ou stratifiés »⁸¹. Chaque individu, chaque groupe, chaque nation, possèdent ainsi une gamme de ritournelles conjuratoires ; les métiers et les corporations de la Grèce antique, par exemple, se servaient d'une formule mélodique appelée « *nome* » pour affirmer leur identité sociale et l'appartenance à leur territoire. Les sociétés les plus anciennes ne séparaient pas les composantes du chant, de la danse, de la parole, du rituel et de la production, et se méfiaient d'une division trop accentuée du travail et des rôles sociaux. La vie collective était basée sur des agencements hétérogènes, qui associaient le rituel à la production, le sexuel au ludique et au politique, et ainsi de suite. Dans les sociétés capitalistiques, fondées sur une pensée de la disjonction, l'objet de la méfiance se déplace et ce n'est plus le pur qui va susciter l'inquiétude mais l'hétérogène, le mixte, le flou. L'écriture acquiert ainsi une importance primordiale qui va de pair avec un processus généralisé de simplification et de rationalisation.

L'écriture, la parole, le chant, la musique et la danse deviennent ainsi des activités bien séparées, et confiées chacune à un « spécialiste » (l'écrivain, le danseur, le musicien, le sportif, etc.). Cette autonomisation des diverses composantes de l'expression entraîne un appauvrissement général des raffinements calligraphiques, des postures du corps, qui se traduit dans la musique par une disparition progressive des rythmes complexes. On aboutit ainsi à une simplification des rythmes de base de la temporalité individuelle et collective, qui constitue une des dimensions possibles de la ritournelle : tout le monde finit par vivre aux mêmes rythmes, aux mêmes cadences accélérées et orientées par l'idéal de la production et de la productivité à tout prix ; les ritournelles ne fonctionnent plus seulement comme signe expressif de reconnaissance, mais se spécialisent et se différencient à partir de quelques traits

⁸¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux, op. cit.*, p. 109.

élémentaires pour correspondre à chaque métier, à chaque profession, à chaque caste scientifique, artistique, politique, etc. De la même manière, les musiques ont fini par quitter leur dimension territoriale et la musique occidentale a eu la prétention de devenir un modèle universel, «classique». Au fur et à mesure que les agencements territorialisés des castes, des corporations, des territoires, des familles élargies ont été balayés par les flux déterritorialisés du capitalisme avancé, les subjectivités se sont accrochées à des objets résiduels, à de multiples tentatives de reterritorialisation, parfois pathétiques, mais parfois très dangereuses (mythes du sang, du sol, des racines, de l'identité nationale, etc.). Les processus de subjectivation qui ont dû renoncer aux composantes territorialisées de la tribu, de l'ethnie, de la province, se sont axés sur l'individu, et le temps social a fini par être structuré par les médias : des rengaines, des rythmes, des indicatifs stéréotypés ont fini par s'imposer et par constituer cet «air du temps» qui nous conduit à nous sentir «comme tout le monde» et à accepter le monde «comme il va».

Dans le projet d'écosophie de Guattari, qui aspire à penser ensemble l'écologie sociale, l'écologie mentale et l'écologie environnementale, il ne s'agit pas de prôner le retour à des territoires archaïques ou à des enracinements que le devenir techno-scientifique de la société occidentale a définitivement balayés, mais de travailler à la construction de nouveaux «territoires existentiels». Guattari reconnaît ainsi qu'il serait absurde de vouloir retourner en arrière pour essayer de reconstituer des anciennes manières de vivre : après les révolutions informatiques, génétiques, après la mondialisation et l'accélération des vitesses de transport et de communication, l'effort de recomposer des pratiques sociales et individuelles doit s'effectuer dans les conditions d'aujourd'hui. Mais reconnaître ces conditions signifie ne jamais perdre de vue le fait que la délocalisation et la déterritorialisation du pouvoir capitaliste l'ont porté à étendre son emprise sur l'ensemble de la vie sociale, économique et culturelle de la planète et à s'«infiltrer» au sein de nos subjectivités, de nos perceptions, de la structure même

de notre temporalité interne : le contrôle et la marchandisation agissent désormais au niveau de l'infra-personnel.

Les agencements temporels qui s'imposent ainsi à travers le pouvoir – que les « ritournelles capitalistiques » exercent sur les dimensions insaisissables de notre rapport au temps – partent, selon Guattari, vers trois directions à la fois. La première mène à la construction d'une subjectivité hyper-territorialisée, à des opérations de pouvoir qui impliquent le contrôle des rythmes du corps, des mouvements les plus imperceptibles de chacun ; la deuxième s'oriente vers le développement de nouvelles technologies d'asservissement chronographique des fonctions humaines : administration de plus en plus rigoureuse du temps en vue d'une rentabilité toujours accrue, planification et programmation du temps social, où l'aménagement du territoire va de pair avec l'aménagement du temps ; la troisième ouvre l'horizon d'une mutation qui pourrait déterritorialiser les rythmes traditionnels (biologiques et archaïques), se soustraire au pouvoir des ritournelles capitalistiques et créer de nouvelles temporalités, individuelles et collectives.

De son côté, Gilles Deleuze a également donné des indications pour penser la standardisation et l'uniformisation de l'espace, du temps et des modes de subjectivation contemporains. À la fin de *L'Image-mouvement*⁸², il parle des « clichés » comme de la forme appauvrie et résiduelle de la vie collective, ce qui donne l'illusion d'un sens commun et partagé, tout en créant le non-sens absolu : dans un monde dans lequel il n'y plus aucun principe unitaire, où une certaine forme de dislocation et de dischronie s'introduisent partout à travers des fêlures et des brisures multiples de l'unité illusoire du temps et de l'espace, les clichés servent à maintenir ensemble une réalité sans totalité ni enchaînement (aujourd'hui on dirait probablement qu'ils créent du « lien social »). Les clichés sont des slogans sonores ou visuels, des nouvelles diffusées par la

⁸² Gilles Deleuze, *Cinéma 1. L'Image-mouvement*, chap. 12 « La crise de l'image-action », Minuit, Paris, 1983, pp. 266-290.

télé ou la radio, des faits divers, des chansonnettes qui marquent une époque, des images et des sons flottants qui passent de l'extérieur dans le monde intérieur, jusqu'au point où chacun commence à fonctionner par des clichés psychiques et finit par devenir un cliché parmi les autres : « clichés physiques, optiques et sonores, et clichés psychiques se nourrissent mutuellement⁸³ », le dedans devient aussi pauvre que le dehors.

La formidable puissance cosmique, vitale et artistique de la ritournelle, réduite à une pure répétitivité vide de sens, devient ainsi un danger redoutable : les clichés ou les ritournelles capitalistes s'insinuent dans l'intériorité de chacun sous la forme de slogans publicitaires ou politiques, de marques, de fausses évidences véhiculées par les médias, de musiques commerciales qui saturent progressivement tous les espaces publics, des ritournelles qui n'ouvrent sur aucun dehors et qui ne donnent lieu à aucune rencontre, mais qui appauvrissent au contraire notre puissance d'exister, de penser, de voir, d'écouter.

Le marketing contemporain connaît parfaitement la puissance du contrôle que les ritournelles, sous toutes leurs formes, exercent sur des individus réduits désormais au rang de consommateurs : à l'uniformisation des rythmes collectifs dans le travail ou le loisir (uniformisation qui subsiste, malgré l'illusion de choix individuel, d'abolition de la durée et de liberté que nous donnent les nouvelles technologies), se superpose une extension illimitée de la sphère marchande, pour laquelle la temporalité la plus intime de la conscience de chaque individu-consommateur est devenue un objet convoité et recherché, du temps disponible pour absorber des messages publicitaires et des produits standardisés proposés par l'industrie culturelle, pour consommer des informations, des produits, des vacances, des idées et des loisirs.

Dans le prolongement des réflexions de Deleuze sur « la société de contrôle »⁸⁴, le philosophe Bernard Stiegler a décrit et dénoncé

⁸³ *Ibid.*, p. 281.

⁸⁴ Gilles Deleuze, « Postscriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990, pp. 240-247.

cette mainmise du marché sur la temporalité de chacun⁸⁵. Stiegler affirme que, à l'époque du «capitalisme culturel» ou «cognitif», il s'agit désormais de contrôler les technologies de l'*aïsthésis* pour pouvoir contrôler «les temps de conscience et d'inconscient des corps et des âmes qui les habitent, en modulant par le contrôle des flux ces temps de conscience et de vie»⁸⁶. Le marketing a ainsi créé le concept de *life time value*, qui mesure le temps de vie de chaque individu comme valeur économiquement calculable, désingularisée et désindividué.

Dans cette guerre esthétique généralisée, les ritournelles continuent de jouer un rôle essentiel: des masses d'oreilles écoutent la même musique (ce qu'on appelle des «tubes», rengaines standardisées produites et reproduites en quantités immenses), des masses d'yeux regardent les mêmes films ou les mêmes émissions de télévision. Ce sont cette désindividuation et cette préfabrication, réalisées par l'intermédiaire des «loisirs» qui produisent la sensation diffuse de mal-être qui caractérise nos sociétés hyperindustrielles. Ces constats datent désormais, et on pourrait répliquer qu'internet propose de nos jours la possibilité de choisir «à la carte» ce que nous souhaitons regarder et écouter, en échappant ainsi à la synchronisation et à la standardisation des médias traditionnels. On sait pourtant que cette infinie liberté qu'on nous promet est en large partie illusoire, même si le journal télévisé qu'on regardait en famille à heure fixe a été remplacé par le visionnage, en solitaire, de séries et de productions hollywoodiennes à toute heure du jour et de la nuit.

Mais déjà Leroi-Gourhan, dans *Le geste et la parole*, avait prévu l'évolution des sociétés technologiques et machiniques vers «un temps et un espace surhumanisés»⁸⁷. Il écrivait, déjà en 1964, que le milieu urbain a progressivement permis une humanisation

⁸⁵ Dans la surabondante production de Stiegler, nous nous référons en particulier au cycle d'ouvrages consacrés à «la misère symbolique», qui comprend à ce jour deux volumes (*De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, Paris, 2004 et *De la misère symbolique 2. La catastrophe du sensible*, Galilée, Paris, 2005) et à l'ouvrage *Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles*, Galilée, Paris, 2005.

⁸⁶ Bernard Stiegler, *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, op. cit., p. 20.

⁸⁷ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, 1964, op. cit., pp. 185-187.

presque totale de la trame spatio-temporelle, d'abord par la périodicité régulière des transports, et ensuite par la « normalisation du temps » au rythme des émissions radiophoniques et télévisuelles. La tendance ultime de ces temps et espaces entièrement artificiels correspondrait au fonctionnement idéalement synchrone de tous les individus. Par ce biais, la société humaine retrouverait l'organisation des sociétés animales les plus parfaites, celles où l'individu n'est plus qu'une cellule : « il n'est pas interdit de penser que la liberté de l'individu ne représente qu'une étape et que la domestication du temps et de l'espace entraîne l'assujettissement parfait de toutes les particules de l'organisme supra-individuel »⁸⁸.

L'étude des ritournelles et des rythmes révèle chez Guattari une dimension politique, puisqu'elle ouvre une perspective sur une notion de liberté qu'on ne peut plus réduire au problème d'une pure subjectivité signifiante, individualisée et responsable (donc toujours coupable) :

L'enjeu politique sous-jacent à ces questions nous paraît être le suivant : est-il concevable qu'une structuration hautement différenciée des comportements et du socius ne soit pas nécessairement corrélative d'un assujettissement des individus à des hiérarchies oppressives et d'un laminage méthodique de leurs espaces de liberté ?

⁸⁸ Félix Guattari, *L'Inconscient machinique*, 1979, *op. cit.*, p. 131.

POLYRYTHMIE

La question des rythmes nous invite à saisir ensemble le temps et l'espace, c'est-à-dire la manière dont ils se déploient dans un jeu constant, et en tension, entre l'ensemble des entités qui peuplent notre monde, qu'elles soient humaines et non humaines. Le rythme donne à voir les formes de la coexistence. Il est tout à la fois allure et ordonnancement, accélération et ralentissement, aléas et traces.

Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement

Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement

AQUARIUM BAR-CAFÉ

Formules
Petit Déjeuner

Tartines / Croissant
jus de fruits
Café 5-

NOUVEAU
Cuisine ouverte le soir
du mardi au samedi

CAFÉ

Rue des
Pêcheries

AQUARIUM
BIÈRES

- Pressat
- Sacro's
- Superbock (40cl)
- Heineken
- Corona
- Desperados
- Guinness
- Leffe (Black/Brunie)

Coca-Cola

021

LORRAINE

artpg
Londres





Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement
Temps d'arrêt
Fardeau
Congestion
Lassitude
Eurythmie
Polyrythmie
Allure
Traces
Aléas

Ordonnancement

Composition
Émancipation
Surgissement





III Explorer les formes du rythme

En sciences humaines et sociales, de nombreuses oppositions dichotomiques servent à organiser la pensée des rythmes et, plus largement, des rapports entre le temps et l'espace, les sociétés humaines et leurs territoires. Pour permettre une compréhension et une description fine des sociétés contemporaines au prisme du concept de rythme, il est impératif de dépasser ces dichotomies, car elles écrasent les phénomènes en les aplatissant sur deux dimensions, ce qui empêche d'emblée d'utiliser les vertus heuristiques du concept de rythme. Les conceptualisations utilisées au sein des sciences humaines et sociales procèdent par construction de dichotomies, souvent implicites et qui prennent la forme de figures opposées. Une multitude d'exemples pourraient être cités : les hyperconnectés et la déconnexion, la vitesse et la lenteur, la ville et la campagne, le choisi et le subi, le vif et le nonchalant, le travail et les loisirs, l'excitation et l'ennui.

Dépasser les dichotomies

Les dichotomies se solidifient parfois sous la forme de concepts. Les notions de densité humaine et de ségrégation spatiale fournissent un bon exemple du problème posé. La densité humaine d'un espace se mesure en termes de nombre de personnes résidentes par unité de surface. Nous savons cependant que l'insertion sociale ne se déroule plus nécessairement dans la proximité du domicile, ni même dans le quartier. Les activités de la vie quotidienne, comme les achats, le travail, les études, etc. sont réalisées dans des espaces beaucoup plus vastes. Que signifie dès lors la densité humaine au lieu de domicile ? Dans les villes d'il y a cinquante

ans, où l'insertion sociale se construisait dans la proximité du domicile, cela avait naturellement un sens, mais maintenant? En fait, les indicateurs de densité humaine donnent une image fautive de la localisation de la population, ou plus précisément une image nocturne: ils nous disent où les gens dorment... mais cela ne nous renseigne plus sur la localisation de leur présence au cours de la journée. Notons que des indices de densité humaine basés sur le nombre d'habitants et d'emplois par unité de surface ont été développés pour tenter de pallier cette situation. Ils ne résolvent cependant que très partiellement le problème, les déplacements liés au travail représentent moins de 30% des déplacements d'une population donnée un jour de semaine (du lundi au vendredi).

Le cas de la ségrégation spatiale est encore plus illustratif. Notion-clé de la géographie et de la sociologie urbaine s'il en est, elle vise à mesurer les concentrations de populations aux caractéristiques similaires au sein d'un même espace. Les indices de ségrégation sont aussi fondés sur le domicile et posent donc exactement les mêmes problèmes que ceux qui viennent d'être relevés à propos de la densité humaine. Dans le cas de la ségrégation spatiale, la question va cependant plus loin, car un indice de ségrégation est censé repérer les inégalités sociales. Or on peut tout à fait imaginer une ville fortement ségréguée au plan des domiciles, mais dont les habitants sont très mobiles dans la vie quotidienne au sein de leur agglomération, y compris parmi les catégories sociales défavorisées, et qui donc se côtoient et se mélangent entre catégories de population. Cette ville est-elle moins mixte qu'une autre ville aux indices de ségrégations beaucoup plus faibles, mais dont les habitants s'insèrent dans des lieux différents, à des échelles différentes, en utilisant des moyens de transports différents?

On le voit à travers ces exemples, la construction dichotomique de la pensée appliquée aux sciences humaines et sociales empêche une conception dynamique de la recherche telle que, par exemple, les tournants pragmatique et mobilitaire le proposent.

Dans cette perspective, le concept de rythme avancé dans ce manifeste constitue un lieu de composition des épistémologies et des échelles d'analyses. Ce manifeste milite pour des approches qui proposent une interdisciplinarité radicale aux niveaux épistémologique et méthodologique. Il appelle à poursuivre une démarche critique des corpus analytiques et des schèmes de pensée traditionnels des sciences sociales.

Au-delà de cet objectif théorique, il importe de dépasser les dichotomies car elles contribuent de nos jours à constituer des formes critiques appauvries. Ainsi, aux effets délétères des accélérations capitalistes répondent les appels au ralentissement. Mais, comme on l'a déjà suggéré, la lenteur comme la vitesse ne sont pas, n'ont jamais été, à elles seules, la garantie d'une vie ou d'un monde meilleur. Au-delà d'une pensée disjonctive, héritée de la modernité, il faut forger des pensées, et des concepts, conjonctifs; le rythme étant par excellence ce qui tient – comme dans la ritournelle – les contraires, liant singularités et formes du commun, sans épuiser toutefois les tensions nécessaires au travail politique et à l'invention de nouveaux possibles.

Ouvrir les épistémologies de l'espace et du temps

Dépasser les dichotomies implique de penser le temps et l'espace non seulement comme des territoires marqués par un dedans et un dehors, mais aussi, ainsi que le relève Bertrand Montulet⁸⁹, comme relevant de différentes formes de fluidités ouvrant à différentes pensées du politique, à savoir des manières d'être en commun :

- L'espace se décline sous forme de dimension discrète, soit dans la délimitation – les territoires diraient les géographes – soit dans un espace ouvert indéfini, l'étendue⁹⁰. Appliqué à l'espace social, le point de vue permet de percevoir aisément qu'une perspective

⁸⁹ Bertrand Montulet, *Les enjeux spatio-temporels du social – mobilités*, L'Harmattan, Paris, 1998.

⁹⁰ Raymond Ledrut, « L'espace et la dialectique de l'action », *Espaces et Sociétés*, n° 48-49, 1996, pp. 131-149.

en termes de « classe » ou en termes de « contrat social » structure des territoires dans un ensemble social délimité par exemple, alors qu'une perspective en termes de fluidité sociale « libérale », de « marché smithien », voire de « réseaux », conçoit une étendue sociale sans délimitation interne ou externe a priori.

- Le temps se construit sous forme de dimension continue tendant soit à la permanence (laquelle s'exprime généralement dans une durée permettant de « saisir » le flux temporel) soit à l'éphémérité (laquelle s'exprime dans le changement propre au flux temporel).

En d'autres termes, en suivant le raisonnement de Montulet⁹¹, l'espace et le temps ne conjuguent pas nécessairement la délimitation et la permanence. Ils peuvent tout à fait consister en un attachement aux espaces délimités sans qu'il n'y ait de conception permanente du temps. Ce serait par exemple le cas de personnes ayant toujours un fort attachement aux espaces délimités mais ayant été confrontées, dans leur parcours de vie, à des formes de déracinement. L'immigré en constitue une figure exemplaire. Il se peut aussi que l'espace et le temps se fassent incursifs, soit au sein d'une étendue mais en y recherchant du temps. L'espace et le temps peuvent enfin être kinétiques, c'est-à-dire conjuguer l'étendue et l'éphémérité. Prêt à répondre à toute nouvelle opportunité se présentant dans le temps, le kinétique parcourt l'espace d'un point à un autre, sans qu'aucune frontière ou délimitation ne prenne sens pour son action. Dans cette perspective c'est bien le temps conçu comme changement qui apparaît prédominant sur la statique spatiale.

Les quatre figures spatio-temporelles issues des travaux de Bertrand Montulet⁹² montrent clairement l'intérêt qu'il y a à ouvrir la conception du temps et de l'espace. Cette conception permet en effet de ne pas simplement considérer un dedans et un dehors,

⁹¹ Bertrand Montulet, *Les enjeux spatio-temporels du social – mobilités*, op. cit.

⁹² *Ibid.*

mais permet des combinaisons multiples, comme le montrent les exemples du déracinement et de l'incursivité. Dans l'espace et dans le temps, les hybridations⁹³ sont ainsi souvent présentes, et il ne s'agit donc pas d'opposer les hyperconnectés aux déconnectés, la vitesse à la lenteur, la ville à la campagne, le choisi au subi, le vif au nonchalant, le travail aux loisirs ou l'excitation à l'ennui, mais de considérer leurs combinatoires et leurs combinaisons, et ce faisant qualifier des rythmes spécifiques.

Revisiter les combinatoires spatio-temporelles

Considérer ces combinaisons est d'autant plus important que l'accroissement des différentiels de vitesse et de temporalités a redistribué l'importance des différentes formes spatiales que sont l'aréole, le réseau et l'espace lisse rhizomatique. Cette redistribution concerne à la fois la ville et le territoire en tant que tels, mais également les modalités de l'insertion sociale et professionnelle. Étudier les combinaisons et les combinatoires du temps et de l'espace pour dégager les contours d'une analyse rythmique des sociétés contemporaines invite à donc re-parcourir ces trois formes spatio-temporelles :

L'aréole

Dans cette première conception, l'espace et le temps sont statiques et s'incarnent comme un territoire clôturé, caractérisé par un dedans et un dehors et des limites identifiables. Chacun occupe une place dans cet espace. La mobilité consiste à passer d'un espace à un autre. Ce mouvement est donc orienté, il a une origine et une destination. Une bonne partie de l'appareil conceptuel et méthodologique des sciences sociales est basée sur ce modèle, mais aussi sur la cartographie de zones, de la classe sociale ou des politiques publiques nationales comme objet de science politique. La plupart

⁹³ Luc Gwiazdzinski (dir.), *L'hybridation des mondes*, Elya, Grenoble, 2016.

des sources statistiques disponibles se réfèrent implicitement à des espaces aréolaires, leurs critères de différenciation sociaux (catégories socioprofessionnelles, composition du ménage) et spatiaux (pays, régions administratives) renvoyant à des espaces définis a priori comme pertinents, supposés homogènes et délimités par des frontières. Le reproche le plus fondamental que l'on peut adresser à la conception aréolaire de l'espace est d'être basé sur des catégories préétablies et closes. Pour ses détracteurs, la preuve de son obsolescence conceptuelle est donnée par le déclin du pouvoir de différenciation de bon nombre de catégories d'analyse qui se fondent sur elle⁹⁴. Le rythme est ici étroitement associé au corps en mouvement et à l'alignement des temps.

Le réseau

Dans cette deuxième conception, l'espace et le temps sont conçus comme un agencement fonctionnel de lignes et de points, qui est discontinu et ouvert ; s'il a des limites identifiables, elles sont topologiques. Dans cette conception, chacun dispose d'une accessibilité au réseau que constitue l'espace. L'accès est un enjeu central et le support matériel de transmission est au cœur de l'analyse. Si dans la conception aréolaire, transports et moyens de communication ne sont que le support neutre d'une mobilité entre une origine et une destination, dans la conception réticulaire, ils sont susceptibles de favoriser ou de défavoriser une mobilité par l'intermédiaire des accès qu'ils permettent. Sur le plan conceptuel, la notion de réseau a fait l'objet de nombreux développements, dans le domaine de l'analyse des relations sociales (les réseaux sociaux, le capital social), des réseaux techniques et territoriaux (les agglomérations, la dépendance automobile) et de leurs effets (la fragmentation). La littérature sur les *Global Cities*, fait beaucoup appel à la notion de réseau lorsqu'elle cherche à mettre en relief les liens de dépendance entre des métropoles à partir des lignes aériennes

⁹⁴ Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Polity, London, 2000.

ou des flux téléphoniques par exemple⁹⁵. Outre l'idée d'une surdétermination des territoires par les réseaux, la tentation produite par la conception réticulaire sur les sciences sociales est celle de l'analyse binaire par l'exclusion d'accès. La figure du réseau induit une pensée fonctionnelle du rythme, scandée par les accès. Elle suggère en même temps l'articulation complexe dans le rythme des différentiels de vitesse de chaque réseau (accélération des flux numériques, contraintes de la mobilité physique, cadencement des horaires, etc.).

L'espace lisse rhizomatique

La troisième conception de l'espace et le temps se conçoit comme un monde au sein duquel la distance ne compte plus. Dans cette dernière optique, le peuplement du temps supplante le peuplement de l'espace. La société est comme un « corps sans organes »⁹⁶. L'espace est alors lisse, indéfini et ouvert, il est un potentiel d'opportunités en perpétuelle réorganisation. Le monde n'est plus alors qu'une vaste interface et « l'instantanéité de l'ubiquité aboutit à l'atopie d'une unique interface »⁹⁷. La compression de l'espace est ici totale et son impact sociétal radical. La notion de mobilité n'a plus de sens puisqu'il n'y a plus de franchissement de frontière possible, l'espace n'étant plus que rhizome. Les individus en sont réduits à vivre dans un monde largement immatériel, transportant avec eux leurs territoires. La conception de l'espace lisse s'inspire des travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Le temps « s'instantanéise » et le territoire se dématérialise. Dans cet horizon limite, le rythme disparaît ou peut-être retrouve-t-il sa pleine puissance d'institution. En effet, au moment où le corps dessine les linéaments temporels et spatiaux de son idiorythmie, il va défaire pour partie le rhizome, cherchant – pour reprendre la belle image de

⁹⁵ Peter Taylor, *World City Network, A global urban analysis*, Routledge, London, 2004.

⁹⁶ Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972, « Le corps sans organes », pp. 15-21.

⁹⁷ Paul Virilio, *L'espace critique*, Christian Bourgeois, Paris, 1984.

Bruno Latour – à « atterrir »⁹⁸; à savoir la possibilité de s'attacher au sol et de dilater le temps.

Penser l'entrelacement

La différenciation des formes spatio-temporelles, influencée par l'évolution historique des techniques de composition du temps et de l'espace, nous invite à repartir d'une pensée de l'entrelacement plutôt que de la séparation. Dans cette perspective, les rythmes se constituent précisément à la conjonction des systèmes de contrainte – ce qui peu à peu réduit nos possibles – et du travail d'émancipation et de recomposition. Il faut dès lors chercher à développer une analytique du rythme attentive à leur capacité à déployer et contenir des processus pluriels et en tension composant ainsi des formes spatio-temporelles enchevêtrées et ambivalentes. Le rythme n'est plus alors une forme simple de résistance – par le ralentissement – à un monde accéléré mais devient, comme nous le verrons plus loin, une puissance choréographique. Ainsi :

- Les rythmes sont pluriels : lenteur et rapidité se combinent très largement et renvoient à des registres pluriels (distance spatiale, communication, relations sociales, artefacts, etc.)
- Les rythmes sont enchevêtrés : les registres auxquels renvoient les rythmes sont souvent opposés et emmêlés (par exemple les grands pendulaires automobilistes peu connectés, les personnes qui vivent dans quelques kilomètres carrés et ont des programmes d'activités très denses, etc.).
- Les rythmes sont ambivalents : des rythmes élevés ou au contraire lents, peuvent être bien ou mal vécus. Ainsi si une majorité de personnes aspire à un ralentissement de son rythme de vie⁹⁹, certains se sentent désœuvrés, voire opprimés, lorsque

⁹⁸ Bruno Latour, *Où atterrir?*, La découverte, Paris, 2011.

⁹⁹ À ce propos voir les résultats de l'enquête internationale menée par le Forum Vies Mobile, « Modes de vie et mobilité : quelles aspirations pour le futur? », 2015. <https://fr.forumviesmobiles.org/meeting/2016/06/21/modes-vie-et-mobilite-queelles-aspirations-pour-futur-3282>

leur rythme quotidien s'abaisse, quand ils font et bougent moins. Plus fondamentalement, les accélérations et les ralentissements sont constitutifs de nos plaisirs de vie et prennent leur sens en situation.

C'est dans ce nœud du pluriel, de l'enchevêtrement et de l'ambivalence qu'il faut désormais retrouver et étendre le rêve de Roland Barthes, non pas celui d'une petite communauté idiorythmique mais celui d'une société idiorythmique, à la fois lieu d'émancipation et de différenciation et lieu de mise en commun. Un projet politique qui, comme on va le voir maintenant, doit forger de nouveaux savoirs, ceux qui vont permettre de décrire, de représenter ou encore de mesurer la diversité et les dynamiques des rythmes.

Les nouveaux matériaux de l'analyse des rythmes

Les techniques d'analyse des sciences sociales sont fortement dépendantes des matériaux empiriques disponibles et des modalités d'enquête qui circonscrivent le champ des possibles et tendent à limiter les espoirs de recherche et leur portée. L'objectif principal des enquêtes vise le plus souvent à témoigner de l'état d'une situation à un instant précis en tentant d'objectiver les phénomènes observés et de circonscrire leurs déterminants. D'autres enquêtes réalisées à intervalles de temps réguliers permettent d'adopter une approche rétrospective. Elles offrent la possibilité de mesurer des écarts dans les observations dénotant ainsi des évolutions au niveau du phénomène observé. Bien que ces enquêtes constituent le socle empirique des analyses menées dans le champ des sciences sociales, elles présentent au moins trois limites importantes pour l'analyse des rythmes et qu'il convient de mettre en relief. Décrire un phénomène à une période donnée exclut la possibilité d'observer les inflexions contingentes dues aux variations du milieu. À titre d'exemple, certains protocoles standard d'enquêtes incitent les enquêteurs à inscrire les périodes de collecte de données dans

des journées considérées comme « normales ». La normalité invoquée ici correspond à des journées types qui reflèteraient la routine ou les pratiques dites régulières. Par conséquent, ces protocoles standardisés tendent le plus souvent à exclure le mercredi, journée dédiée aux enfants, le vendredi et le lundi (journées des week-ends de trois jours) et enfin le samedi et le dimanche qui constituent les périodes privilégiées du repos. Il importe également d'éviter la période des vacances scolaires et les épisodes d'intempéries. En considérant l'ensemble de ces recommandations, dans une année qui compte 365 jours, seulement 72 jours seraient adéquats pour mener une enquête sur la mobilité ou les activités par exemple. La démarche engagée vis-à-vis de la recherche d'une journée type tend intrinsèquement à limiter les variations et à exclure des observations les comportements considérés comme « marginaux ». Le choix des périodes d'enquête peut paraître anecdotique, néanmoins, il constitue un exemple frappant de la force des normes dans les manières d'appréhender les temporalités collectives, bien loin des singularités rythmiques qu'il nous tient à cœur d'appréhender et d'accueillir.

Les enquêtes dites traditionnelles tendent depuis peu à être supplantées par le *machine learning* et les espoirs portés par la *big data* en matière d'analyse comportementale. L'argument mis en avant par ces approches est la possibilité de pouvoir « d'un clic » proposer une lecture à la fois holiste et individuelle des comportements humains. Ces approches présentent par ailleurs un atout particulièrement important au sujet de la régularité dans la collecte des matériaux. Collectées quotidiennement et en fonction des usages des dispositifs mobiles en particulier, les *big data* offrent une importante régularité ainsi qu'une grande profondeur temporelle à une grande échelle. Comme le relève Dominique Boullier, ces dispositifs permettent de mesurer les pulsations d'une société¹⁰⁰, et potentiellement de déployer une manière empirique nouvelle de pratiquer les sciences sociales.

¹⁰⁰ Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*, Armand Colin, Paris, 2016.

Ainsi, ces qualités apparaissent particulièrement adaptées à des méthodes d'analyses métriques des rythmes individuels et collectifs. Pourtant, le *big data* est susceptible de constituer un leurre pour les analyses. En effet, les informations collectées à partir des dispositifs mobiles et autres requêtes web procurent finalement assez peu d'informations au sujet des caractéristiques de la personne, de ses intentions, des sentiments et encore de ses émotions, en bref au sujet de ce qui constitue la matière expérientielle et herméneutique du rythme. Malgré des avancées sur l'analyse des commentaires par extraction¹⁰¹, les données issues des *big data* apparaissent encore relativement pauvres et présentent plutôt un pouvoir descriptif afférent aux formes – dans leur sens le plus formel et réducteur – du rythme. En dépit du fait qu'il convient de relever la relative pauvreté de ces données à cause de la protection de la vie privée des personnes, celles-ci peuvent s'avérer particulièrement adaptées à l'analyse des comportements spatio-temporels qui combinent la dispersion spatiale, la complexité et les « budgets temps » des programmes d'activités. Même si de nombreuses sources de données permettraient de développer un corpus d'analyse performant pour l'analyse des rythmes, ces approches demeurent encore marginales.

Privilégier l'approche dynamique et la profondeur rythmique

Lire les rythmes, les percevoir et les mesurer semble constituer un exercice aisé dès lors que nous disposons aujourd'hui d'une batterie de dispositifs technologiques qui offrent la possibilité de scruter les rythmes des vies et des villes. Toutefois, comme nous venons de le suggérer en esquisant les limites des *big data*, ces outils nécessitent un important travail de conceptualisation des objets de la mesure des rythmes et de leurs contours. Dans la tentative de circonscription du champ de l'analyse des rythmes et de la conceptualisation

¹⁰¹ Hu Wenbo *et al.*, « Les nuits de Shanghai. Première approche spatio-temporelle à partir des réseaux numériques sociaux », in : *NETCOM: Networks and Communications Studies* n°30, 2016, pp. 181-206.

des objets de cette même analyse, apparaît en filigrane la tension entre d'un côté les approches métriques de la rythmologie et de l'autre les approches expérientielles. Cette tension est susceptible de fournir un champ de conceptualisation riche dans la mesure où la réflexion au sujet des rythmes constituerait une base pour la conciliation de deux approches souvent opposées ou perçues comme telles¹⁰².

L'analyse des rythmes permet dès lors de rediscuter des modalités d'analyse des phénomènes sociaux et des manières de les considérer en sciences sociales. Les données objectivées adoptent le plus souvent une posture qui envisage les phénomènes sociaux comme immuables et dénués de mouvement et de capacité de transformation. Même dans des domaines où le mouvement est intrinsèque à l'objet, le changement d'état qu'il soit d'ordre spatial ou social est paradoxalement peu présent dans les schèmes d'analyse. Les comportements de mobilité et leurs modalités de description constituent un exemple frappant de cette logique. Dans les analyses traditionnelles de la mobilité, la personne perd corps et ses pratiques sont noyées dans la masse qui est résumée par un ensemble d'indicateurs statistiques. Cette approche qui accompagne le plus souvent les politiques publiques de transport, exclut d'emblée plusieurs informations potentiellement utiles pour les décideurs. Abordons tout d'abord le projet qui témoigne des intentions de la personne. Ce projet est davantage perçu à travers les agencements subtils des activités et des expériences. Ces agencements témoignent des multiples manières de fluer dans l'espace-temps du quotidien, renvoyant ainsi à la conceptualisation du *rhythmos*. Ils reflètent les manières de prendre place dans la ville dépendamment des intentions et des motifs d'activités. Ils mettent en perspective la complexité de l'enchaînement des actions. Ils témoignent du niveau de contrainte temporelle qui pèse sur les individus et permet d'en dégager les facteurs sociaux et spatiaux. Ils indiquent

¹⁰² Guillaume Drevon, *Proposition pour une rythmologie de la mobilité et des sociétés contemporaines*. Espaces, mobilités et sociétés. Alphil - Presses universitaires suisses, Neuchâtel, 2019.

les synchronies sociales, les espaces-temps au cœur desquels les sociétés prennent corps à travers l'intensité des interactions et des pratiques. Ils suggèrent la désynchronisation de certaines populations qui se trouvent dans des situations d'exclusion temporelle indiquant ainsi des formes variées de vulnérabilité associées à la solitude et au décalage par rapport aux normes rythmiques. Dans le domaine de l'analyse de la mobilité, le focus est le plus souvent orienté vers les heures de pointe, lieu et période par excellence de la saturation quotidienne. Bien que la lutte contre l'engorgement en heure de pointe doive en effet constituer une priorité de la planification de la mobilité, la tendance à limiter les analyses à cette période de la journée tend à rendre invisible d'autres temporalités dont l'analyse est indispensable pour orienter les politiques sociales notamment. Parmi ces temporalités, la période nocturne teintée de conflits d'usages et de débordements peine encore à être inscrite à l'agenda politique. La fin et le début de nuit voient les cohortes de travailleurs précaires se rendre sur le lieu de travail. Il s'agit souvent de femmes de ménage qui précèdent ou suivent les employés en col blanc. La difficulté à saisir l'épaisseur rythmique des phénomènes sociaux concerne bien d'autres domaines d'activité, comme les mobilisations citoyennes, les engagements dans le travail ou encore les processus d'attachement. Ainsi, par exemple, la question de l'habiter est-t-elle souvent réduite à la fréquentation d'un lieu, mais si l'on considère l'habiter comme une forme d'engagement, déployant le temps long et corporel d'un processus de familiarisation¹⁰³, la lecture superficiellement rythmique ne suffit plus. Il faut alors chercher dans les outils de l'ethnographie – et en particulier de l'observation – pour décrire et analyser le déploiement d'un rythme de l'habiter et le milieu intime qu'il constitue. On peut penser que c'est dans ce savoir épais du rythme que peuvent s'entrevoir les réponses à des pathologies rythmiques telles que celles relatives à l'épuisement. Plus récemment, les luttes

¹⁰³ Marc Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », in : *Tracés – Bulletin technique de la Suisse romande*, 2006, pp. 9-14.

d'émancipation ont retrouvé elles aussi le pouvoir politique de l'attachement et de l'habiter¹⁰⁴. La conceptualisation du rythme devient dès lors bien plus qu'un simple enjeu épistémologique, une nécessité politique, même si le chemin est encore long et incertain vers l'invention des émancipations idiorythmiques (celles de la personne mais aussi des collectifs).

Conceptualiser le rythme dans les sciences sociales

Au-delà des critiques portées à l'analyse des phénomènes socio-spatiaux qui trouveraient sans doute une plus grande force heuristique en s'appuyant sur une approche dynamique ou plus spécifiquement rythmique, il convient dès à présent de mettre en relief les dimensions de la notion de rythme dans les sciences sociales. Dans ces disciplines, le rythme est le plus souvent envisagé à travers la somme des actions déployées dans le cadre d'une unité de temps (heure, journée, etc.). Pourtant, et comme le suggèrent notamment la philosophie et la musicologie, le rythme ne correspond pas nécessairement à un mouvement régulier et répétitif. Il est, comme on l'a suggéré, pluriel et enchevêtré : ponctué de différentiels d'allures, de pics d'intensités et de creux. Ainsi, l'ensemble des événements qui contribuent à la complexification rythmique, voire à l'apparition de formes arythmiques, apparaissent-ils comme les éléments privilégiés de l'analyse et l'enjeu d'une véritable science sociale des rythmes. Le hors rythme, l'hétérorythmie et la différence sont susceptibles de révéler des phénomènes qui n'auraient pu être observés à partir d'une approche statique. Au-delà des propriétés supposées du concept de rythme et de ses valeurs ajoutées pour l'analyse, il convient de circonscrire l'objet et ses composantes. Notre proposition de conceptualisation du rythme dans le domaine des sciences sociales recouvre deux

¹⁰⁴ Voir à ce propos la section « Habiter » de *Constellations*, ouvrage manifeste qui retrace les luttes et résistances du début du 21^e siècle : Collectif Mauvaise troupe, *Constellations : Trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle*. L'Éclat, 2014, pp. 399-478.

dimensions structurantes et plusieurs formes d'inflexions rythmiques qui contrastent avec la régularité supposée du phénomène. Chacune de ces inflexions constitue un indicateur précieux pour l'analyse des phénomènes sociaux et de leurs déploiements dans l'espace et dans le temps.

Dans cette perspective, ce manifeste fait l'hypothèse que l'analyse conjointe des deux dimensions structurantes des rythmes et des différentes inflexions (fig. 1) permettent d'éclairer d'un jour nouveau les phénomènes sociaux et spatiaux déjà observés jusqu'à aujourd'hui et de dépasser leur dichotomisation.

La première dimension structurante du rythme renvoie aux différentes formes d'intensités (1) qui structurent la trame rythmique régulière. Les pics rythmiques renvoient à des situations où l'intensité du phénomène observé se trouve à son paroxysme. A contrario, les creux rythmiques sont caractérisés par l'observation nulle du phénomène. Parmi les pics rythmiques, il est aisément possible de citer les heures de pointe, les phénomènes de pollution extrême ou encore les événements urbains, mais aussi les périodes de stress au travail, les moments d'effervescences collectives et leurs effets de saturation émotionnelle. Les creux rythmiques renvoient principalement au temps du repos comme les vacances et les week-ends, la nuit peut également constituer un creux en comparaison au jour. La seconde dimension du rythme correspond à la cadence (2). Elle intègre l'allure, la vitesse et la complexité de la trame rythmique. La cadence du rythme peut revêtir une forme régulière ou non régulière. Elle correspond à la vitesse de déploiement du phénomène du début à son achèvement. Elle est la respiration des phénomènes sociaux et biologiques. La cadence de déploiement se différencie-t-elle par exemple dans la nature. Ainsi la chute des feuilles d'automne se déploie-t-elle sur plusieurs semaines et l'intensité se différencie-t-elle selon les températures et les précipitations. De même, la cadence de déploiement des activités des personnes est fortement contrastée en fonction du contexte temporel. À titre d'exemple, les jours de travail et ceux de repos sont

les théâtres de cadences qui se différencient de par leurs allures et leurs intensités. La cadence et l'intensité sont marquées par des inflexions qui donnent forme aux rythmes. Au nombre de trois, ces inflexions sont susceptibles de révéler les événements qui façonnent le déploiement des rythmes. La périodicité (1) infléchit le rythme à deux niveaux. Elle régule d'abord les intervalles plus ou moins réguliers du déploiement de la forme rythmique. La périodicité délimite également l'unité de temps au sein de laquelle se déploie la forme rythmique. Cet intervalle peut être fugace et occuper une période restreinte ou au contraire particulièrement longue comme en témoigne par exemple les périodicités climatiques. Ainsi, la forme rythmique observée est susceptible de se déployer quotidiennement, mensuellement ou apparaître de manière irrégulière. Par exemple, les programmes d'activités quotidiens se déploient sur les 24 heures de la journée à différentes échelles spatiales, les saisons sont bornées par des seuils liés aux températures et aux précipitations, enfin les événements peuvent se déployer dans le cadre d'une période allant de quelques minutes à plusieurs jours.

Les périodicités ainsi observées mettent en perspective les structures de la vie sociale et témoignent du tempo des sociétés et dessinent nos calendriers. Les périodicités les plus régulières correspondent par exemple aux déplacements domicile-travail et plus largement aux activités routinières qui constituent les exemples emblématiques de la répétition rythmique.

La seconde inflexion rythmique qu'il convient d'évoquer correspond aux événements non planifiés qui tendent à briser la trame rythmique régulière ou plus particulièrement considérée comme telle. Ainsi l'aléa constitue la seconde forme d'inflexion rythmique (2). Survenant de manière inattendue, il correspond à l'apparition inopinée d'un phénomène imprévu. En exemple, il est possible de citer l'accident ou l'intempérie qui infléchissent de manière plus ou moins durable la structure régulière du rythme. Au-delà de l'aléa, cette inflexion est aussi celle des basculements émotionnels, ceux par exemple des émotions collectives telles que

la liesse ou la panique qui soudainement déroutent les rythmes, intensifient et brisent les répétitions.¹⁰⁵

La troisième modalité d'inflexion du rythme renvoie à l'ordonnement des épisodes (2) qui laisse apparaître des agencements entre des activités de natures différentes. Les successions domicile-travail-domicile, printemps-été-automne-hiver, naissance-vie-décès, jour-nuit, travail-repos constituent des exemples d'ordonnement d'épisodes immuables. Pourtant les ordonnancements sont susceptibles de connaître des réagencements qui produisent de nouvelles séquences en particulier dans la conduite de la vie quotidienne où les activités sont réordonnées face à des pressions temporelles jugées trop importantes par exemple.

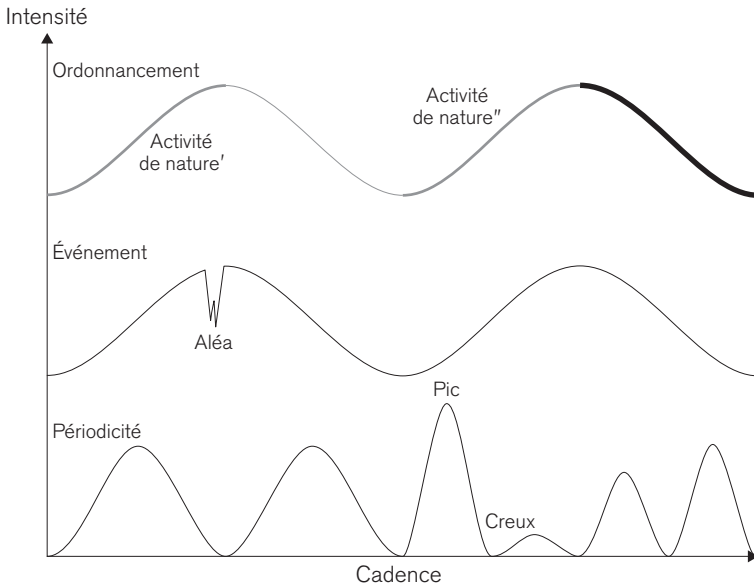


Fig. 1 Dimensions structurantes des rythmes et inflexions majeures.

¹⁰⁵ Luca Pattaroni, Pascal Viot, Lucien Delley, «Liesse, émeute et panique : enquête sur l'effervescence et la crisallisation des états publics de la foule», *Émulations*, 2020.

Mêler l'analyse des pratiques et des expériences du rythme

La conceptualisation du rythme proposée dans ce manifeste prend donc le parti de la composition des épistémologies et du dépassement des caricatures dichotomiques. Pouvant satisfaire la diversité des appétits épistémologiques, le concept de rythme est susceptible de proposer une relecture des phénomènes sociaux et spatiaux en liant des approches souvent perçues comme opposées et positionnées comme inconciliables. D'un côté, il s'agit des pratiques dont l'analyse est particulièrement adaptée à une approche relevant des comportements spatio-temporels. De l'autre, l'expérience des rythmes qui témoigne des sensations ressenties et des états émotionnels conditionnés par les différentes situations rythmiques. Les situations rythmiques sont produites par les états de l'intensité et de la cadence associés aux différents types d'inflexions (ordonnancement, périodicité, événements). La concomitance de ces éléments crée des situations où se mêlent les pratiques, les actions déployées et l'expérience du moment présent. Les situations qui fluctuent selon la cadence, l'intensité et les différents types d'inflexions rythmiques sont caractérisées par des périodes qui alternent entre une forte activité en termes d'actions et des périodes plus lâches. La mesure de l'alternance entre les périodes de pics et de creux est relativement aisée à partir par exemple des enquêtes de mobilité, des mesures de la congestion routière, des débits d'échanges numériques et des données téléphoniques de géolocalisation. La fluctuation des états émotionnels et leurs différentiels d'intensité apparaît plus complexe à saisir. Une approche «objectivante» tendrait à vouloir mesurer le rythme cardiaque et le niveau de sudation de chaque individu afin d'appréhender l'état émotionnel. Ainsi, l'analyse pourrait-elle coupler l'intensité des pratiques déployées dans l'espace-temps avec les activités corporelles. Manque néanmoins, dans cette approche à laquelle les technologies contemporaines pourraient répondre, la réflexivité des personnes au sujet de leurs propres régimes d'engagement

vis-à-vis de la cadence par laquelle celles-ci sont entraînées. Les régimes d'engagement témoignent du projet des personnes et des résistances, en particulier au niveau de la hiérarchie des priorités par rapport aux manières de conduire sa vie. Les formes de cette conduite sont de plus en plus réifiées à travers les rythmes de vie qui, de par leurs intensités et leurs cadences, écrasent les temps et les espaces propres aux différents régimes d'engagement où se joue la possibilité de vivre une vie pleine et signifiante. L'idiorythmie dit à cet égard bien plus qu'une singularité, mais la constitution nécessaire d'une forme de vie où se nourrissent les espoirs et les attachements qui donnent envie et plaisir de vivre. Le prolongement de ces enjeux vers les territoires et en particulier les espaces urbains s'impose alors. En effet, l'intensité des activités et la cadence de leur déploiement sont susceptibles de révéler le rôle essentiel et la manière dont les territoires font milieu et offrent ou non prise aux émancipations et aux mises en commun rythmiques. Cette approche redonne toute son actualité à une pensée de la production de l'espace telle que dessinée par Henri Lefebvre¹⁰⁶, liant le travail de mise en forme aux horizons idéologiques et expérimentiels¹⁰⁷. Elle relance la piste d'une «rythmanalyse» à la frontière de la poésie, de la philosophie et de l'aménagement des espaces. La notion fut inventée dans les années 1930 par Dos Santos avant d'être reprise par Gaston Bachelard¹⁰⁸ qui lui donne une dimension psychanalytique et propose d'examiner les rythmes de la vie dans leurs détails. Henri Lefebvre apporte une dimension sociologique à une rythmanalyse qui se donne également pour objet de séparer le moins possible le scientifique du poétique et rend bien difficile son appropriation et sa transmission.

Par analogie avec les régimes d'engagement des individus et des groupes sociaux, l'analyse des rythmes et de leurs espacements témoigne également des orientations politiques et des modèles de

¹⁰⁶ Henri Lefebvre, *Éléments de rythmanalyse*, Éditions Syllepse, Paris, 1992.

¹⁰⁷ Luca Pattaroni, « La trame sociologique de l'espace », *SociologieS*, 2016 [en ligne].

¹⁰⁸ Gaston Bachelard, *La dialectique de la durée*, PUF, Paris, 1950.

développement privilégiés par les décideurs politiques. Au niveau mondial domine largement un modèle de développement dont l'objectif était et demeure l'accélération des échanges et de la croissance de productivité. Dans les territoires, la matérialisation de ce modèle de développement s'est particulièrement exprimée à travers le déploiement des grandes infrastructures de transport, des plateformes logistiques et plus largement des réseaux de communication à distance. Dans les espaces urbains, l'offre de commerces s'est trouvée fortement renforcée dans sa diversité et sa densité. Les régimes d'adhésion des politiques d'aménagements au modèle de développement capitaliste ont fortement contribué à façonner des rythmes de vie particulièrement soutenus qui soumettent aujourd'hui les individus à des injonctions toujours plus fortes à la mobilité, à l'activité et plus largement à la productivité dans un contexte plus large de compétition interindividuelle. Ainsi, existe-t-il une interrelation forte entre les systèmes de milieux et les régimes d'engagement des personnes. Cette étroite interrelation tend à façonner les rythmes de vie contemporains.

Principes d'analyse des rythmes

Comme évoqué précédemment, le concept de rythme revêt une forte dimension transdisciplinaire et peut potentiellement couvrir un large champ de recherche. Cette plasticité du concept de rythme lui confère un attrait indéniable pour faire dialoguer les disciplines des sciences humaines qui prend tout son sens analytique dès lors que le concept de rythme est appliqué à un objet précis. Il serait à notre sens illusoire de proposer une théorie générale de la rythmologie qui exclurait d'emblée toutes limites spatiales, temporelles et thématiques. Selon nous, la rythmologie devient performante dès lors qu'elle suit trois grands principes :

- Le premier principe est la résolution de l'immuabilité des observations dans les sciences sociales, en opposant aux pensées dichotomiques et statiques des approches dynamiques.

- Le deuxième principe renvoie à la recherche et à l'analyse de formes rythmiques: les fameux *patterns* qui font désormais le bonheur des sciences computationnelles. Derrière cette quête informatisée de ces *patterns*, on retrouve plus fondamentalement l'idée de Benveniste que la notion même de rythme est née dans un effort d'«unification de l'homme et de la nature sous une considération de “temps”, d'intervalles et de retours pareils» permettant au final de «caractériser distinctivement les comportements humains, individuels et collectifs»¹⁰⁹. À partir des traces rythmiques, ils permettraient de retrouver les formes dynamiques qui ont trop longtemps été invisibilisées par l'analyse traditionnelle des stocks et des flux.
- Le troisième principe renvoie à la composition des épistémologies et plus particulièrement du couple régularités/expériences. Il s'agit en particulier d'articuler au sein d'un même concept, la mesure des formes rythmiques et la matière des expériences (émotions, attachements, immersions, etc.) qui les font fluer et leur donnent leur signification vitale et politique.

À partir de ces principes, il s'agit d'esquisser à grands traits les objets qui pourraient connaître un éclairage nouveau à travers une analyse rythmologique pour bâtir une politique des rythmes.

- Historiquement, la mobilité constitue l'objet emblématique qui permet de développer une approche rythmologique à partir des dimensions structurantes du rythme et d'en dégager des *patterns* différenciés. La mobilité des individus est en effet marquée par des différentiels importants au niveau de l'intensité (heures de pointe *versus* heures creuses), de la cadence (allure et vitesse de déplacement), de la périodicité (quotidien *versus* voyages) et de l'ordonnancement des activités (programmes d'activités). La mobilité connaît également des aléas qui perturbent l'enchaînement des déplacements. Bien que l'étude des déplacements se prête particulièrement bien à une analyse

¹⁰⁹ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 327.

métrique des rythmes, le champ de recherche reste très confiné à l'étude des raisons conduisant à l'utilisation de tel moyen de transport plutôt que tel autre (ce que les ingénieurs nomment le choix modal de transport). En effet, le rapport au temps et sa transformation historique dans les différents contextes de mobilité ainsi que la gestion des pressions rythmiques contemporaines reste à développer dans une perspective d'analyse des usages du temps de transport.

- Dans un registre voisin, la problématique de la consommation énergétique se prête particulièrement bien à une analyse en termes de rythmes. La consommation électrique se caractérise par exemple par des pics de consommations domestiques, souvent situés en début de soirée entre 18 h 30 et 20 h à un moment où se cumulent le retour au domicile, la cuisson du repas du soir, le chauffage en hiver, la recharge des objets connectés et parfois même la mise en route des lave-linges. Ces pics peuvent être lus en termes de rythmes et reflètent d'une certaine manière la pulsation des modes de vie considérés ensemble, à l'échelle d'une ville ou d'un territoire. Cette lecture dynamique de la consommation énergétique montre à quel point la question des rythmes de vie se traduit dans les systèmes techniques : les centrales à charbon et autres barrages hydro-électriques ne sont-ils pas mis en route aux heures de pointes pour répondre à ces pulsations sociales ?
- Dans un tout autre registre, l'analyse critique des rapports de domination par le temps et les hétérorythmies constitue également un objet pertinent pour une perspective rythmologique. Cette approche serait susceptible de montrer l'étendue des injonctions imposées par la sphère du travail, par la consommation de masse et les activités de parades sociales. La rythmologie est également en mesure de mettre en lumière les catégories invisibles de travailleurs précaires qui se déplacent en horaires décalés, les inégalités de genre face à la conduite de la vie quotidienne ou encore de revenu dans la possibilité de bénéficier de services de soutien dans la gestion des pressions rythmiques.

- L'analyse des processus contemporains de subjectivation a de même tout à gagner à une entrée rythmique. Comme le suggère Pascal Michon dans son important livre sur «les rythmes du politique»¹¹⁰, les processus d'individuation sont étroitement liés à la conjonction des rythmes corporels, discursifs et sociaux. La question du rythme apparaît désormais essentielle pour penser la possibilité de maintien de soi et d'émancipation, dans le cadre d'un capitalisme «fluidifié» aux effets délétères sur les anciennes formes d'individuation.

Pour l'analyse des spatialités et des territoires, l'approche rythmologique offre des perspectives particulièrement intéressantes dans plusieurs domaines. Il s'agit en premier lieu de l'analyse des manières de fluer au sein des territoires. Cette perspective offre la possibilité de comprendre comment les populations et les corps se côtoient dans l'espace public. Ces *clusters* rythmiques de rencontre¹¹¹ sont susceptibles de prolonger le regard interactionniste de l'écologie urbaine ou encore de Goffman¹¹² pour rendre attentif non seulement à l'espace et la gestuelle des individus mais aux figures collectives qui se dessinent dans les rencontres et leurs rythmes. Dans un deuxième temps, il est essentiel de saisir les rythmicités imposées par la production contemporaine de l'espace. S'il y a tyrannie des modes de vie¹¹³, celle-ci passe entre autres par l'imposition de rythmes étroitement associés aux distributions spatiales. Les territoires réticulaires et interconnectés sont porteurs de haute complexité rythmique en additionnant – et non pas en soustrayant – les pressions rythmiques des mobilités physiques et des communications virtuelles. De fait, les lieux deviennent de plus en plus des lieux «augmentés», des «hypertopes»¹¹⁴ ou

¹¹⁰ Pascal Michon, *Les rythmes du politique*, op. cit.

¹¹¹ Hu Wenbo et al., *Night-time life in Shanghai: a first spatio-temporal approach using social network*, Netcom 30-3/4, 2016, pp. 181-206.

¹¹² Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2003.

¹¹³ Mark Hunyadi, *La tyrannie des modes de vie*, op. cit.

¹¹⁴ Luc Gwiazdzinski, «Nuit debout», in: *Imaginations: Journal of Cross-Cultural Image Studies*, 7(2), 2017, pp. 38-57.

«hyper-lieux» – où s’articulent espaces physiques et virtuels, intensité des co-présence, des interactions et des communications – mettant nos territoires à demeure de gérer ces nouvelles «hyper-rythmicités».

CHORÉOPOLITIQUE

Une politique du rythme est appelée à prendre la forme d'une chorégraphie. Pas une chorégraphie qui nierait les différences et les conflits mais une composition en tension, attentive aux singularités et aux contradictions. Elle s'ouvre au surgissement des différentes formes de vie et dessine une pensée de l'hospitalité.

Relâchement

Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





Relâchement
Temps d'arrêt

Fardeau

Congestion

Lassitude

Eurythmie

Polyrythmie

Allure

Traces

Aléas

Ordonnancement

Composition

Émancipation

Surgissement





RÉSERVÉ
DIRECTION

IV Plaidoyer pour une choréopolitique

Outre les limites des démarches et outils utilisés jusqu'ici pour lire et écrire nos mondes en mouvement, l'approche par les rythmes constitue une obligation dans un monde en mutation. C'est un champ ouvert pour accueillir les aspirations fondées sur la possibilité d'affirmer et d'expérimenter des formes de vie singulières et collectives capables de résister aux effets délétères des pressions rythmiques contemporaines.

Au-delà de l'observation et de l'analyse, le rythme est fondamentalement une question politique qui s'inscrit dans une réflexion sur le développement soutenable. C'est un enjeu de «rythmopolitique» au sens de gouvernement des rythmes qui dépasse la «chronopolitique» ou l'aménagement des temps pour embrasser d'un souffle l'espace et le temps. Il renvoie aux questions contemporaines sur l'émancipation, le vivre ensemble, les dangers des régimes dominants produits par le modèle économique néolibéral et l'économie de marché. L'approche par les rythmes nous oblige à questionner le rapport intime et dialectique entre ralentissement et accélération, entre planification et improvisation, entre ordre et désordre, entre liberté et contrainte et entre singularité et collectif.

À partir du rythme, on peut imaginer des actes de résistance individuelle ou collective face aux pathologies rythmiques, à la frénésie et leurs effets délétères sur les personnes et les collectifs mais aussi aux ralentissements qui excluent et appauvrissent. Ce manifeste est un appel à briser les ritournelles de l'économie néolibérale (celle, d'une part, de la soumission à des temps contraints de plus en plus accélérés et, d'autre part, des immobilismes forcés).

Puissances rythmiques

Le manifeste a mis en perspective le potentiel particulièrement vaste d'une politique par les rythmes. En effet, le rythme est au cœur de notre puissance de vie individuelle et collective et met également en perspective les formes contemporaines de pouvoir et de domination qui s'érigent comme des obstacles à l'émancipation et la mise en commun.

Le manifeste suggère également qu'une politique de gestion des rythmes par objectifs qui se matérialiserait à travers des formes simples de ralentissement et de diminution des intensités risquerait également de limiter les voies possibles d'émancipation pour les personnes et les collectifs. Il s'agit en effet de se prémunir des effets potentiellement délétères d'une politique de ralentissement radicale s'imposant par le haut en induisant des formes inédites d'oppression voire de domination au mépris des nécessaires idiorythmies. Il nous semble au contraire essentiel de penser des politiques à même d'accueillir l'alternance vitale des accélérations et des ralentissements, c'est-à-dire des élans et des replis où se constituent les rythmes de notre rapport aux autres et au monde, que ce soit sur un plan fonctionnel ou encore existentiel et social.

Dans cette perspective, l'approche défendue dans ce manifeste cherche à complexifier les principes d'une lutte contre les pathologies rythmiques en proposant ce que l'on peut nommer une choréopolitique. Il faut entendre par là une forme de travail politique qui invite à mettre la question de l'agencement des cadences et intensités rythmiques au cœur des efforts pour permettre à la fois l'expression et la composition des différences ou encore l'articulation entre les processus d'émancipation et de mise en commun. Un travail politique qui invite à puiser, comme l'avaient déjà fait les philosophes de la Grèce antique, dans l'art de la chorégraphie les linéaments d'une pensée dynamique du commun. Dans cette perspective, l'espoir et la nécessité d'une choréopolitique sont ceux d'une réduction des formes pathologiques de la pression temporelle, de la saturation et de l'urgence en jouant sur la mise en tension et la composition

des cadences, des intensités et des allures. Tout l'enjeu est d'offrir un cadre de rencontre aux différents rythmes et milieux de vie, en jouant sur l'accueil et les possibles coexistences entre les différentiels de vitesse ou encore la tolérance aux débordements et replis, les temps et les espaces des attachements et des détachements. Un travail à la fois de mise en cohérence mais aussi de confrontation entre des différences qu'il s'agit de faire vivre, y compris – et peut-être surtout – dans leur potentiel troublant voire agonistique.

Principes pour une choréopolitique

Les pathologies rythmiques qui se trouvent à l'origine de la proposition de choréopolitique portée dans ce manifeste constituent des opportunités pour une réflexion plus large au sujet des modèles de fonctionnement des sociétés contemporaines. La proposition de choréopolitique qui tend vers le respect et la composition des singularités rythmiques, au vu de l'invention de nouvelles formes du commun, peut être fondée sur des principes qui répondent à plusieurs défis actuels. Chacun de ces principes s'adosse à une puissance rythmique. Ensemble ces puissances doivent permettre de trouver des pistes inédites pour faire face aux effets de congestion, de désorientation, d'étouffement et d'épuisement qui menacent la possibilité de vivre bien et ensemble.

Principe d'idiorythmie (puissance rythmique d'émancipation)

Le premier défi renvoie à la possibilité de s'émanciper – de devenir sujet – dans un monde en prise aux pressions rythmiques, induites comme on l'a vu dans le premier chapitre, par l'évolution des formes capitalistes et les injonctions à l'accélération sociale et économique. La possibilité de devenir le sujet, individuel et collectif, de nos formes de vie suppose en particulier une attention politique aux enjeux expérientiels et territoriaux de l'idiorythmie. C'est un appel donc pour un travail politique visant la réappropriation des

temps et des milieux permettant, par exemple, la poursuite d'activités non productives ou non assignées à une valorisation économique. Ce temps et ces espaces de l'idiorythmie sont en particulier ceux nécessaires pour forger les attachements et les désirs qui donnent sens à une vie¹¹⁵.

Le principe idiorythmique d'une choréopolitique milite ainsi en faveur de processus visant l'émancipation des personnes et des collectifs qui souhaitent retrouver la maîtrise de leurs temps et de leurs rythmes de vie. Cette émancipation nécessite en particulier une maîtrise spatiale des milieux de vie et une capacité d'auto-détermination – sociale et politique – en matière d'activités et d'expériences concourant ainsi à l'endigement des formes d'aliénation liées à la saturation des temps et aux multiples injonctions à l'activité. Le principe d'idiorythmie fonctionne comme rempart à la fois vis-à-vis de la tyrannie des modes de vie induits par les accélérations capitalistes et technologiques (cf. chap. 1), mais aussi des potentielles tyrannies rythmiques induites par les alternatives fondées sur l'homogénéisation locale – et ralentie – des formes de vie. Il vise ainsi à libérer une puissance rythmique d'émancipation. Il nécessite la préservation de temps et d'espaces libres pour le débat public et la délibération, de temps et d'espaces « potentiels » permettant les appropriations critiques et créatives et l'émergence de dispositifs d'émancipation à l'image des cabanes des ronds-points des gilets jaunes.

Principe d'eurythmie (puissance rythmique de composition)

Le second principe de la choréopolitique invite à développer des rythmes susceptibles de favoriser la constitution des formes de mise en commun essentielles à la rencontre des personnes dans un contexte de singularisation des formes de vie. Il s'agit, par exemple, de développer les synchronies et les temps d'arrêts partagés pour susciter la cohésion et l'adhérence entre les personnes ou encore les

¹¹⁵ Sur l'idée d'attachements singuliers où se jouent les relations qui donnent sens à une vie, voir par exemple Bernard Williams (1994), *La fortune morale*, Paris, PUF.

accélération pour produire les fluidités fonctionnelles, mais aussi les effervescences collectives. Ce second principe tend à redonner les temps et les espaces nécessaires aux processus de constitution des collectifs essentiels à la vie associative, aux intensités festives ou encore aux résistances.

Le choréopolitique doit faire surgir ici la puissance d'accueil et de composition des différences des formes rythmiques, à la manière des rythmes du jazz qui accueillent la singularité des solos tout en assurant l'existence d'un commun. À cet égard, il faut insister ici sur le fait que l'eurythmie n'est pas un simple état d'harmonie rythmique. Il y a un risque en effet que la choréopolitique se réduise à une forme irénique qui aurait pour objectif la suppression des tensions dans une recherche d'harmonie, de fusion apaisée. Il nous semble de fait hautement délétère de penser l'eurythmie ainsi. Ce qui importe au contraire c'est d'imaginer des formes de composition qui gardent la trace de multiples divergences. Comme le défend Chantal Mouffe, il importe de maintenir la confrontation politique pour faire vivre nos démocraties¹¹⁶. Plus fondamentalement encore, le trouble¹¹⁷ qui s'éprouve dans nos engagements quotidiens est essentiel à l'engagement et la pensée critique. Dans cette perspective, il s'agit de s'inspirer de formes choréographiques et musicales qui ont mis la tension, l'interruption, la disjonction et la dissonance maîtrisée en leur cœur (on peut penser ici au travail choréographique de Pina Bausch ou au *free jazz* de John Coltrane).

Principe de transition (puissance rythmique de soin)

Le troisième principe de ce manifeste renvoie au renouvellement de la réflexion au sujet de l'adéquation entre les rythmes des activités humaines et ceux du cosmos. La modernité a en effet contribué à

¹¹⁶ Chantal Mouffe, *On the political*, Routledge, New York, 2011.

¹¹⁷ Sur les enjeux démocratiques du trouble, voir par exemple Marc Breviglieri, Danny Trom, « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. Les sens du public », in : Daniel Cefai, Dominique Pasquier (dirs), *Les sens du publics. Publics politiques, publics médiatiques*, PUF, Paris, 2003.

leurrer l'humanité sur le fait que, grâce au progrès, il serait possible de s'affranchir des rythmes du cosmos (saisons, aléas naturels). Le changement climatique met en perspective ce leurre en montrant l'étendue de l'incapacité humaine à s'affranchir des rythmes naturels et de leurs perturbations à l'ère de l'anthropocène. Ainsi, le troisième principe de ce manifeste propose de développer une approche qui concilie les rythmes de la nature et en particulier le renouvellement des ressources avec les rythmes de consommation et de production. C'est un principe relatif au débat actuel sur ce que l'on nomme désormais la transition, dans la mesure où il prend la mesure de l'impact de l'humain sur la terre pour travailler à forger de nouvelles compositions rythmiques permettant de dépasser la glose autour de ces questions et les pathologies rythmiques d'un capitalisme extractiviste. Ce principe de transition cherche à retrouver dans le rythme un art de l'accueil de l'altérité et une manière de prendre soin de ce qui est affecté par nos actions : une puissance rythmique de soin. C'est un principe de vigilance contre les effets hétérythmiques et plus fondamentalement une manière de réintroduire une part passive dans le rythme, celle qui fait place et lieu.

Les chantiers à venir d'une choréopolitique

La possibilité d'une choréopolitique semble encore fragile, en particulier dans un contexte où les acteurs politiques peinent encore à prendre toute la mesure des questions temporelles dans leur lien à l'espace et dans une plus large mesure aux formes de vie. Au-delà des principes énoncés plus haut, la choréopolitique doit se saisir de chantiers concrets qu'il convient d'esquisser à grands traits dans ce chapitre de conclusion.

Le chantier de l'idiorythmie

Le premier chantier, celui du principe d'idiorythmie, vise à favoriser l'expression de rythmes singuliers où se forgent la diversité

des formes de vie individuelles et collectives. D'un point de vue pratique, il s'agit de comprendre les caractéristiques et les modalités de déploiement d'une singularité rythmique. Cette perspective nécessite le renouvellement des outils de recherche en sciences sociales et implique le développement d'approches interdisciplinaires radicales. À partir de ces connaissances nouvelles au sujet des rythmes individuels et collectifs, le chantier de l'idiorythmie doit s'atteler en particulier à la tâche de mettre en relief les pathologies rythmiques qui se matérialisent à travers les pressions temporelles subies par les personnes et la métabolisation accélérée des milieux. En retour, il s'agit d'inventer les manières dont on parvient à s'en émanciper et les dispositifs¹¹⁸ pour le faire.

À titre d'exemple, il s'agit de concrétiser la prise en compte des aspirations personnelles vis-à-vis de la cadence des rythmes imposés. Ici, il n'est pas question de brimer celles et ceux qui aspirent à l'accélération des expériences mais de convenir d'un arrangement – politique – avec celles et ceux qui souhaitent ralentir et se réapproprier leurs propres temps. Cet arrangement nécessite d'imaginer de nouveaux accords sociaux et un renouvellement des appuis conventionnels et matériels qui permettent et tolèrent les décalages rythmiques, autant mouvements de repli que fulgurances. Il s'agit à un premier niveau de rediscuter des normes temporelles qui valorisent l'accélération, la saturation des agendas et dénoncent l'oisiveté en stigmatisant les classes et les personnes. Ensuite, le chantier de l'idiorythmie implique la production de marges de manœuvre dans nos temps et nos milieux de vie. Ces marges de manœuvre peuvent se matérialiser à travers des interstices dans les temps de vie, afin de rouvrir un univers renouvelé de choix quant à la maîtrise de nos propres temps.

Concrètement, le chantier de l'idiorythmie pourrait, par exemple, se matérialiser à travers des politiques publiques qui soutiennent et favorisent les temps d'arrêts individuels. À titre

¹¹⁸ Au sens de Michel Foucault, c'est-à-dire «un ensemble hétérogène constitué de discours, d'institutions, d'aménagements architecturaux, de règles et de lois, etc.», Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975.

d'exemple, il s'agit de la réduction et du partage du temps de travail, de l'allongement des congés parentaux pour les mères et les pères, de l'appui à la gestion des enfants, de la réduction de l'injonction à la mobilité, de la valorisation des activités associatives et militantes et plus globalement du décentrement de l'attention de l'activité productive vers les activités qui importent aux personnes les rapprochant ainsi d'une vie qu'ils peuvent considérer comme méritant d'être vécue.

De manière plus large, ces politiques gagneraient à s'appuyer sur une pensée renouvelée des conditions de production des marges de manœuvre plutôt que de continuer à saturer par la démultiplication des systèmes d'objectifs et leurs batteries de mesures. En particulier la possibilité d'une maîtrise de son temps et son espace dépend fortement des conditions d'accès aux moyens de vie (argent ou autres) et aux espaces nécessaires pour vivre et produire. Dans cette perspective, l'instauration d'un revenu universel apparaît comme un formidable outil pour permettre de retrouver une maîtrise sur la détermination des formes et des rythmes de vie. Dans un même ordre d'idée, les initiatives visant la production de zones autonomes durables ou encore, dans une forme plus instituée, de tiers-lieux non commerciaux et de coopératives d'activité peuvent avoir aussi pour effet d'accroître largement les marges de manœuvre et de faire émerger des rythmes personnels et collectifs.

Le chantier de l'eurythmie

Le second chantier concret de la choréopolitique nécessite également de bousculer les traditions politiques actuelles. Comme le suggère le manifeste accélérationniste¹¹⁹, les outils institutionnels actuels semblent inadaptés à l'ampleur des changements nécessaires pour lutter contre les pathologies rythmiques contemporaines.

¹¹⁹ Alex Williams, Nick Srnicek, Yves Citton, «Manifeste accélérationniste», in: *Multitudes*, (2), 2014, pp. 23-35.

Ces outils nécessitent d'être infléchis fortement en particulier au niveau de leur intention première qui s'inscrit essentiellement dans un modèle de développement néolibéral. En effet, les institutions publiques occidentales ont favorisé au cours des cinquante dernières années le développement des infrastructures matérielles et juridiques nécessaires à l'accélération des rythmes, de production et de vie, contribuant ainsi largement au développement des différentes formes de la saturation.

À l'orientation productiviste générale s'ajoutent des processus de « mises en garantie »¹²⁰ de la qualité de vie et des formes d'organisation collective (certification, batteries d'indicateurs, *reporting*) qui ont contribué à dépolitiser la question du commun, c'est-à-dire des formes de coexistence et de mise en partage. Dans cette perspective « post-démocratique »¹²¹, l'eurythmie, comme question de l'articulation des rythmes et des différences, tend à être réduite à une ingénierie soucieuse d'éviter tout conflit. Au contraire, comme nous l'avons défendu ci-dessus, les choréographies qui nous intéressent sont celles qui accueillent les différences substantielles et les tensions.

Ainsi, la choréopolitique implique-t-elle un changement de paradigme particulièrement radical de la part des politiques publiques. Il ne s'agit pas ici uniquement d'un chantier de décroissance mais du renouvellement des formes de gouvernement. À partir de la question de l'eurythmie – de la mise en commun des rythmes – il s'agit ici d'inviter à un travail de composition des rythmes dans des modalités de coordination qui offrent d'importantes marges de manœuvre et s'appuient sur un principe de tolérance à l'écart. Ces formes sont encore largement à inventer, mais elles devraient passer par une reconquête de la confiance envers les inventions et les usages quotidiens des personnes et des collectifs (et non pas par le *monitoring* constant et la neutralisation préventive de toute forme

¹²⁰ Marc Breviglieri, « Une brèche critique dans la ville garantie ? Espaces intercalaires et architectures d'usage », in : Elena Cogato-Lanza, Luca Pattaroni, Mischa Piraud, Barbara Tirone, *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes/Genève*, Genève, Métispresses, Genève, 2013, pp. 213-236.

¹²¹ Colin Crouch, *Post-democracy*, Cambridge, Polity, 2004.

d'appropriation) ou encore par la valorisation des situations d'enchevêtrement et les tensions qu'elles induisent.

Il s'agirait ainsi de prôner la démultiplication des rythmes plutôt que la constitution d'un « bon » rythme qui serait celui de la performance collective, de l'efficacité économique et de la productivité sans but comme seuls modèles possibles. Ainsi, si les plus grands différentiels de vitesse peuvent faire l'objet de processus de séparation, à l'instar de la construction dans les pays du Nord de l'Europe des « autoroutes à vélo », qui permettent un trafic fluide et rapide, il faut en même temps produire les espaces de rencontre et de frottements – mêlant piétons, cyclistes roulant à vitesse modérée, utilisateurs de trottinette, etc. – susceptibles de ralentir et intensifier la vie quotidienne. Dans le même état d'esprit, à côté des moments et des lieux organisés, il s'agit d'imaginer des temps et des espaces libres, non immédiatement utilisés, marchandisés et rentabilisés, pour de futurs possibles.

Dans cette perspective, l'eurythmie appelle une choréopolitique tolérante au trouble et faisant place aux processus de différenciation temporels et spatiaux.

Le chantier de la transition

Un des enjeux contemporains majeurs de la choréopolitique réside dans l'adéquation entre les rythmes d'activités du monde occidental et/ou occidentalisé et les rythmes du cosmos. Depuis longtemps désormais, ces rythmes ne sont plus alignés. En effet, le rythme de la productivité de masse qui s'appuie en grande partie sur les énergies non renouvelables et sur les minerais rares, fait fi des rythmes de renouvellement des ressources naturelles. Cette observation est d'autant plus valable pour les ressources renouvelables consommées de manière de plus en plus prématurée au cours de l'année comme l'indique périodiquement le « jour du dépassement »¹²². La rythmicité

¹²² Le « jour de dépassement » correspond à la date de l'année à partir de laquelle l'humanité est supposée avoir consommé l'ensemble des ressources que la planète est capable de régénérer en un an. https://fr.wikipedia.org/wiki/Jour_du_dépassement

des activités humaines à l'ère de l'anthropocène constitue donc l'enjeu majeur d'une choréopolitique. Il s'agit concrètement de raisonner les rythmes de productivité et de consommation et plus particulièrement de mieux agencer les rythmes du cosmos et de la nature avec les pratiques de production et de consommation. Au niveau politique, ce chantier nécessite de rompre avec la linéarité présumée de la croissance et de réconcilier les systèmes productifs et consuméristes avec la finitude du monde. La choréopolitique à l'ère de l'anthropocène propose d'adapter les cadences de l'activité humaine aux ressources disponibles et de cantonner les rythmes de consommation et de production dans les limites du potentiel de renouvellement naturel. Cette recomposition passe par exemple par l'atténuation des dispositifs d'artificialisation – au cœur des processus de disjonction rythmique – comme c'est le cas par exemple des politiques visant à diminuer les éclairages nocturnes, en réintroduisant ainsi la perception du rythme nyctéméral dans les expériences rythmiques quotidiennes. En retrouvant l'expérience perceptuelle de la nuit, on prend alors soin, par la diminution de la pollution lumineuse, à la fois des rythmes de la vie humains mais aussi de la faune animale.

La choréopolitique passe aussi, et peut-être avant tout, par la réintroduction dans les modes de production agricole et les pratiques de consommation d'une plus grande attention aux effets de saison et aux cycles courts. Ces principes sont déjà depuis des années au cœur de la permaculture qui invite à concevoir le travail agricole comme un processus d'écoute et d'accompagnement, prenant soin du rythme propre de (re)constitution des écosystèmes.

Le choix de l'émancipation rythmique

Dans les formes contemporaines et fluidifiées du capitalisme, aucun aspect de notre existence (y compris, et surtout, la culture, l'enseignement et la recherche, l'éducation et les loisirs) n'est plus censé échapper aux rythmes effrénés imposés par le triptyque

infernale production-consommation-croissance. Ainsi, est-il de plus en plus difficile d'inventer les modalités d'une vie qui sache composer, de façon esthétique et politique, les rythmes différents qui composent nos existences, nos temporalités et les espaces que nous habitons¹²³. Dans «Bâtir la civilisation du temps libéré»¹²⁴, André Gorz analysait cette question sous le prisme de l'utopie (très concrète) d'une réduction du temps de travail, comme une manière fondamentale de dé-saturer nos vies en les soustrayant aux oppressions rythmiques de la production. De fait, selon lui, quand l'économie peut potentiellement produire plus et mieux avec une quantité réduite de travail, le niveau du revenu de chacun ne devrait plus dépendre de la quantité de travail fournie. Une politique de redistribution des richesses devrait permettre à tous de travailler moins. Il s'agit d'une vision politique qui devrait s'inscrire sur la longue durée (contrairement aux «court-termisme» des politiques actuelles) et qui comporterait nécessairement un double revenu : un revenu de travail, susceptible de diminuer avec la durée du travail, et un revenu social dont l'importance augmenterait à mesure que le premier diminue.

Cette «révolution des rythmes choisis» pourrait être permise par l'introduction d'un revenu universel garanti et ne pourrait pas se réduire à une modalité unique, imposée par le haut à tous les travailleurs (semaine de vingt-cinq heures, semaine de trente heures etc.). Elle devrait offrir le choix entre une large gamme de modalités, chacune déjà expérimentée dans différents pays : réduction de la durée de travail journalier, hebdomadaire, mensuel ou annuel ; droit à une année sabbatique tous les cinq ans ; droit à un congé parental d'éducation étendu et modulable ; congé individuel de formation prolongé ; droit à des congés payés pour prendre soin d'un parent ou un enfant malade, etc.

¹²³ À ce sujet, nous renvoyons à l'article de Manola Antonioni «Le stade esthétique de la production/consommation et la révolution du temps choisi», in : *Multitudes*, n° 69, 2017, dont la conclusion est partiellement reprise ici.

¹²⁴ Article récemment republié dans le volume *Bâtir la civilisation du temps libéré*, Le Monde diplomatique/Les liens qui libèrent, Paris, 2013.

Il faudrait viser une réelle autogestion rythmique permettant d'ajuster les plages de temps libéré, et les espaces auto-déterminés, au projet ou à la situation personnelle de chacun. C'est la seule solution pour éviter qu'il ne se réduise à un temps vide et vidé, exploitable et exploité presque exclusivement par les industries du divertissement et du loisir. Ce temps réapproprié est forcément, comme le veut une pensée du rythme, une question spatiale dans la mesure où il s'agit de ne pas être libéré pour être confiné par ailleurs dans des espaces restreints – cherchant alors vainement à se distraire – mais plus fondamentalement de pouvoir disposer d'alternatives en matière de lieux de vie et d'expérimentation.

La libération du temps n'est donc pas destinée à susciter une prolifération de nouveaux emplois et services, mais à relativiser la place de l'économique dans l'organisation du temps individuel et collectif, à établir de nouveaux équilibres entre travail rémunéré et activités productives non rémunérées (réseaux d'économie solidaire, structures coopératives, cercles culturels). Il s'agirait ainsi de produire un nouvel arbitrage entre «avoir» et «être», où le temps ne serait plus ni «trop plein» (pour les travailleurs soumis aux exigences du productivisme), ni «trop vide» (pour les chômeurs). L'autonomie et la sécurité existentielle accrues dans ce nouvel équilibre temporel pourraient ainsi permettre à chacun de soustraire du temps à une consommation pléthorique et à un travail au service du mythe de la croissance, pour l'investir dans la construction collective d'un monde commun, partagé, pluriel et durable et dans l'invention de nouveaux rythmes, individuels et collectifs.

Dans une perspective rythmique cette question de la libération du temps de travail doit être prolongée par une pensée des milieux de vie qui se dessinent dans ce processus d'autonomisation et qui peuvent le rendre possible. Il y a plus de quarante ans déjà, l'activiste suisse PM esquissait dans sa célèbre «pragmatopie» *Bolo bolo* un lien étroit entre le temps libéré et le territoire¹²⁵. Ce lien est en particulier celui de l'hospitalité. Dans cet essai d'écologie

¹²⁵ PM, *Bolo bolo*, Éditions de l'Éclat, Paris, 1998 (1983).

politique, chaque unité territoriale autonome – «bolo bolo» – doit produire plus que ce qu'elle peut consommer, de manière non seulement à permettre des échanges mais aussi l'accueil de la voyageuse ou du voyageur (se rendant ailleurs à petit pas, profitant des mois de travail libérés). Le territoire proche, celui où se libère le travail, se lie ainsi à d'autres territoires par les rythmes ralentis de la mobilité qui permettent l'échange sur un temps long, le déploiement des idiorythmies libérées et partiellement détachées des contraintes de la production. En quelque sorte, il s'agirait de créer de la place pour les rythmes spatio-temporels retrouvés de l'œuvre – ce processus de création gratuite, hors de la sphère du travail, que Lefebvre plaçait au centre de sa pensée du droit à la ville – où s'invente un nouveau partage entre le travail de production et de reproduction, d'invention et de soin. Un temps libéré du travail qui ouvrirait donc la possibilité de trouver les rythmes de vie nécessaires pour répondre aux exigences désormais impérieuses du soin porté au monde et à l'autre.

Conclusion

La possibilité d'une vie

Comment habiter les espaces et les temps des mondes contemporains ? Dans une société qui est de plus en plus soumise, par l'omniprésence de la technique, aux ritournelles de l'industrie culturelle (qui finissent toujours par devenir des rengaines), aux comportements en apparence dérégulés mais étroitement tracés de l'entreprise et de la consommation, aux rythmes de vie et de travail accélérés, aux injonctions ambiguës du divertissement généralisé, aux objectifs comptables et dépolitisés, à la tyrannie du *benchmark*, est-il possible de concevoir la persistance d'espaces de créativité et d'invention, de déterritorialisation des ritournelles dominantes ?

Le choix de la multiplicité

Faire « le pari du rythme », c'est faire le pari de répondre par l'affirmative à cette question, prôner l'invention de nouvelles manières de structurer le temps individuel et social, et par extension les territoires et les milieux, par la multiplicité des rythmes individuels et collectifs :

- rythmes de production et de consommation ralentis dans la perspective d'une société décroissante dont la nécessité s'impose désormais face à l'urgence écologique ;
- rythmes de mobilité diversifiés et qui ne privilégient pas systématiquement la vitesse imposée par la voiture et l'avion ;
- rythmes territoriaux décrochés, échappant à l'emprise absolue de la « métropolisation » et de la « planification » ;

- rythmes d'apprentissage modulés qui ne soient plus basés sur la compétition, l'accélération et l'évaluation incessante, mais sur la coopération et le partage ;
- rythmes de travail apaisés qui échappent à l'alternative mortifère entre le temps « vide » et dénué de rythme du chômage et le rythme accéléré et saturé d'injonctions du travail à plein temps.

La piste d'un équilibre dynamique

Le rythme est un bel enjeu de société et de développement soutenable qui pose la question du jeu, des marges de manœuvre mais aussi de l'équilibre entre ordre et désordre, contrainte et innovation, norme et liberté. C'est une notion nécessaire pour penser les effets des transformations temporelles et spatiales dans une société où les modes de vie se singularisent et se diversifient. C'est une question éminemment politique, au sens de gouvernement des rythmes qui renvoie aux interrogations contemporaines sur le vivre ensemble, sur les limites à respecter, les régimes dominants à maîtriser, la recherche de l'équilibre entre lenteur et accélération, planification et improvisation¹²⁶, entre l'aventure et l'habitude qui « tend à établir une sorte d'équilibre instable entre ces rythmes en les fixant les uns par rapport aux autres »¹²⁷.

C'est une question de choix. En décidant de revisiter cette notion, nous avons fait celui de l'aventure et du partage, celui d'un visible manifeste. Et vous ? Face aux injonctions souvent contradictoires qui pèsent sur l'organisation de nos modes de nos vies, de nos villes et de nos sociétés, contre les tensions et saturations qui s'accumulent et le besoin d'ordre qui parfois menace, relisons avec gourmandise et profit Siegfried Kracauer qui déclarait : « On reconnaît une ville à la place qu'elle laisse à l'improvisation »¹²⁸.

¹²⁶ Olivier Soubeyran, *Pensée aménagiste et improvisation*, Éditions des archives contemporaines, Paris, 2015.

¹²⁷ Pierre Ricœur, *Philosophie de la volonté, Tome I. Le volontaire et l'involontaire*, Aubier, Paris, 1998.

¹²⁸ Siegfried Kracauer, *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Les Belles Lettres, Paris, 2013.

Post-scriptum

L'approche rythmique aux confins d'une crise

Le temps de finalisation de cet ouvrage correspond aussi à celui de la crise sanitaire et au grand confinement. Question de rythme déjà, puisqu'il s'agit d'articuler une conclusion – même temporaire – avec un surgissement, de concilier l'apaisement d'un point d'arrivée et la sidération d'un imprévu. Question d'humeur, d'état d'esprit, de confusion, de bouleversement et d'instabilité. Question de réactivité et de choix également. En parler ou pas. Difficile d'ignorer l'événement. Délicat de poser le virus au centre de l'ouvrage. Par facilité ou modestie, nous avons choisi la forme du « post-scriptum », ce court message annexe ajouté à la fin d'une lettre, généralement après la signature. Avec le manque de recul évident qui caractérise notre situation actuelle, dans le trouble qui nous habite encore, cette ruse permet d'éviter l'esquive, de poursuivre la réflexion engagée, et d'esquisser une première approche rythmique de la crise sanitaire en situation, d'un changement de rythme *in vivo*. Dans l'urgence, c'est une manière de mettre notre proposition à l'épreuve du réel, « ce que l'on n'attendait pas, et qui, sitôt parus est depuis toujours déjà là »¹²⁹. En ce sens la pandémie est aussi un triste, mais stimulant terrain d'application de quelques principes du manifeste. Ici et maintenant, dans l'Europe de la mi-mai 2020, nous faisons le pari que le rythme permet à la fois de prendre la mesure d'un phénomène et de qualifier l'expérience vécue et nous improvisons ce post-scriptum, presque libéré des contraintes de l'exercice, dans une aventure, au sens de Jankelevitch¹³⁰ ce que l'on y vit et ce que l'on espère : « le surgissement de l'avenir ». La proposition tient sur deux

¹²⁹ Henri Maldiney, *L'art, l'éclair de l'être*, Éditions du Cerf, Paris, 2012, p. 24.

¹³⁰ Vladimir Jankelevitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Flammarion, Paris, 2017.

hypothèses : une lecture rythmique de la crise est possible et une sortie rythmique de la crise est souhaitable.

Lecture rythmique de la crise

On peut déjà remarquer que médecins, journalistes et politiques parlent de « crise », c'est à dire d'un « un moment très difficile dans la vie de quelqu'un, d'un groupe, dans le déroulement d'une activité, etc. »¹³¹, pour qualifier cette période où plus de trois milliards de personnes apprennent ensemble à habiter autrement le monde, s'isolent et se « synchronisent » à distance. Temps d'arrêt, pause ou simple parenthèse, tout le monde s'accorde pour dire qu'il s'agit d'un événement « historique », inattendu, dont on se souviendra : il y aura « un avant et un après », la possibilité d'un rythme. La pandémie fera date dans les calendriers de nos vies. Les paradoxes mêmes de la situation sont créateurs d'un rythme de pensée particulier, un balancement qui laisse planer les ambiguïtés. Le confinement introduit une « discontinuité » qui contraste avec les rythmes d'avant mais qui instaure aussi parfois la monotonie des journées sans fin du confinement. Le vide et le silence mettent en valeur l'importance des interactions sociales et des « saturations » d'hier mais en créent d'autres dans les établissements hospitaliers débordés et dans les quotidiens des confinés. En chinois le mot « crise » est composé de deux caractères. Si le premier signifie « danger », le second indique une « opportunité ». Pour nous, c'est l'occasion d'une première approche rythmique de la pandémie comme forme, mais également comme expérience.

Mesure et forme

Le premier constat est que le rythme est partout présent : dans l'observation du phénomène, le suivi de la crise, l'analyse des dysfonctionnements et les stratégies – souvent nationales – déployées.

¹³¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/crise/20526>

L'analyse des experts nous impose un vocabulaire et une «visualité» spécifiques, un point de vue sur ce qui se passe, sur ce qui a lieu, qui dit un «rythme». La crise est aussi un état mouvant qui se dit en rythmes, comme celui des morbides décomptes quotidiens. Sur les chaînes d'information en continu, on surveille avec inquiétude la «vitesse» de propagation de la pandémie aux échelles internationale, régionale et locale. Les informations sur le nombre de personnes contaminées, d'hospitalisés et de morts par jour, par semaine ou par mois sont rassemblées, synthétisées. À grand renfort de graphiques, de courbes et d'histogrammes, on re-présente la progression du virus, on s'inquiète de la «montée», on attend «l'acmé», le pic, la fin de l'interminable «plateau» avant la descente. Il y a bien là un rythme attendu de l'épidémie, une «courbe» en cloche, une forme rythmique imposée par celles et ceux qui «connaissent» les épidémies. Nos esprits restent enkystés dans cette géographie escarpée faite de montées vertigineuses et de faux plateaux infinis. À côté de la rhétorique guerrière présidentielle qui vise à mobiliser la Nation, le rythme est omniprésent dans le vocabulaire des médecins qui jonglent avec la métaphore marine : «vague», «flux», «reflux», risque de «deuxième vague», voire de «tsunami», pour des services hospitaliers bientôt «submergés». La comparaison des courbes nationales permet d'établir un nouveau classement de l'état des nations basé sur la capacité à réagir à la crise, sur des rythmes, pour dire une performance. Pour nous, comme pour le grand public, la pandémie c'est à la fois l'image d'une carte de France contrastée et celle d'un rythme, une forme qui flue. En ce début de dé-confinement, la question de sa «périodicité» est posée par les autorités médicales avec l'hypothèse d'une «saisonnalité» et d'un retour possible du phénomène à intervalles réguliers. Rythme encore, au sens d'une possible mesure.

Réactions, articulations et mobilisations

Le rythme est également présent dans les stratégies déployées pour tenter de «ralentir» la pandémie. Rythme quand on pointe

les difficultés d'articulation entre l'urgence de la crise sanitaire et le temps long de la décision politique. Face à la pénurie de masques, de respirateurs et de tests, on dénonce le manque de « réactivité » et la lenteur des pouvoirs locaux. La stratégie « moyenâgeuse » du confinement est mise en place pour « écrêter le pic », limiter la « vitesse » de propagation du virus et permettre au système hospitalier d'encaisser le choc. Elle est également là pour tenter de gérer le décalage entre la demande et l'offre insuffisante de matériel, les rythmes d'utilisation et d'approvisionnement. Face à l'ampleur de la crise, certains tentent d'échapper à l'enfermement dans un présent continu et demandent un retour à la « planification » et à une approche « prospective ». Encore une question de « pas de temps » et de rythme. Habités à organiser nos activités avec un début et une fin, tout le monde s'est retrouvé insécurisé face à l'horizon – naturellement fuyant – du dé-confinement auquel on a fini par donner un terme.

En France et pour la première fois sans doute, les plus hautes autorités nationales ont admis naviguer à vue, adaptant les discours et les tactiques au gré des informations et de la connaissance. Elles gouvernent dans l'incertitude, mieux elles « improvisent ». L'urgence et l'ampleur de ce fait total, ont imposé un autre cadre, d'autres règles, d'autres rythmes, d'autres dispositifs et valeurs.

Face à l'ampleur de la vague, à la saturation des équipements, à l'état des stocks, aux vitesses d'approvisionnement et à la souffrance des plus fragiles, on a vu des phénomènes d'auto-organisation, des mobilisations, des initiatives émerger : fabrique de masques par des couturières ou des *makers* des *fablabs*, *driving* fermiers, courses collectives, confinement collectif des patients et du personnel de certains Ehpad, distribution de repas et mille actes de bricolage, de débrouille et de solidarité vis-à-vis des personnes âgées, des sans domicile fixe, des migrants et de tant d'autres. Fêtes à distance et apéros en ligne permettant de briser la solitude et de lutter contre le « temps long ». C'est comme s'il avait fallu ce choc et ce seuil pour trouver des solutions, dans l'urgence d'une autre réalité. Ce temps d'exception est aussi un rythme vécu par

chacun d'entre nous. En ce sens, le rythme s'est fait sévère créant une distanciation, sociale cette fois, entre celles et ceux maintenus dans le rythme d'avant avec les risques que l'on connaît et celles et ceux qui ont changé de rythme pour passer au télétravail à l'abri de leurs appartements.

Expérience et nouveaux rythmes vécus

La crise a bousculé les temps et les espaces du quotidien. Le confinement est un rythme imposé, vécu, éprouvé par chacun d'entre nous, au plus profond de sa chair. Nous sommes confinés, enfermés, assignés à résidence dans nos appartements souvent trop exigus, avec une restriction drastique des déplacements, emprisonnés et obligés de marquer une pause. La crise installe également de nouveaux « rituels » et « synchronisations » comme le sinistre décompte télévisuel de 19 heures par les autorités médicales, les plus toniques applaudissements aux balcons à 20 heures en hommage aux soignants, et tous ces rendez-vous à distance sur les réseaux sociaux avec la famille, les amis ou des inconnus : échanges, concerts, jeux, apéritifs ou repas. Dans ce repli sur l'espace domestique, les repas deviennent essentiels, tout comme la promenade. Pour couper avec la « monotonie », la « routine » et « l'ennui », il nous est d'ailleurs conseillé de « rythmer » nos journées. Ce rythme nouveau, nous l'éprouvons avec tous nos sens. Certains trouvent le temps long, d'autres goûtent avec plaisir le « ralentissement », une forme de « lenteur », de rythme moins soutenu. Les stimuli qui nous connectaient aux grands rythmes sociaux et à l'agitation urbaine (pics de bruits, encombrements, etc.) ont disparu. Certains finissent par regretter le bruit des terrasses alors que d'autres s'inquiètent de leur retour. D'autres rythmes presque oubliés, comme celui de la nature – chants des oiseaux, odeur des fleurs – ont repris une certaine importance.

Désaturation des espaces et saturation des équipements

En observant les images aériennes des rues de nos villes privées de leurs habitants, on perçoit le vide, le silence et le calme en opposition à l'excitation d'hier. La ville semble à l'arrêt, elle fait une pause, comme pour reprendre son souffle. Telle une coquille vide, débarrassée de ses voitures et de ses habitants, désencombrée, elle respire. Dehors, dans les rues désertées de nos villes, où la plupart des commerces sont fermés, les rares passants se croisent désormais à bonne distance. Outre l'assignation à résidence qui a vidé les rues, les agglomérations se sont délestées d'une partie de leurs résidents – 17% à Paris –, sortis confiner plus agréablement en campagne, alors que touristes et visiteurs accourus d'ailleurs sont devenus *persona non grata*. Finis les pics de circulation automobile et les bouchons du matin et du soir. Exit la circulation, le bruit et une partie de la pollution. « La nature ayant horreur du vide », celui qui s'offre ici pour un temps, sert même de nouveau territoire à des animaux jusque là rejetés aux frontières. « La nature reprend ses droits » et l'on nous sert le grand défilé télévisuel des canards, des renards et des alligators explorant les rues des grandes métropoles. Et chacun de faire semblant de croire aux promesses réparatrices de ce temps d'arrêt.

Cette dé-saturation extérieure s'est accompagnée d'autres formes de saturations perçues à distance ou vécues personnellement. La saturation fut d'abord repérée derrière les écrans et dans les équipements. Celle des hôpitaux de Wuhan en Chine, à laquelle les autorités firent face en construisant – en un temps record – de nouvelles infrastructures d'accueil. Il y eut ensuite celle des morgues de Bergame en Italie, incapables d'accueillir les victimes de la pandémie. Puis le virus a franchi la frontière pour « envahir » la France. Saturation encore, mais cette fois, c'est l'installation de l'hôpital de campagne de l'armée française qui permit de « désengorger » le CHU de Mulhouse. Plus spectaculaires, hélicoptères et trains spéciaux furent utilisés pour répartir les malades dans toute la France et au-delà. Images choc encore : en région parisienne, les

entrepôts de Rungis firent office de chambres funéraires alors qu'à New York, c'est un bateau militaire qui fut amarré au quai pour suppléer les hôpitaux bondés.

La saturation fut aussi celle de nos espaces d'habitation. Comment vivre 24 h/24 à plusieurs dans quelques mètres carrés ? Comment supporter les bruits imposés en permanence par les autres ? Comment vivre ensemble et se synchroniser tout en permettant à chacun de vivre à son propre rythme ? Pour celles et ceux confinés à l'abri de leurs appartements, le télétravail s'est également accompagné d'une foule d'exigences, d'une intensité de travail, d'une concentration qui nous ont souvent laissés vidés, saturés, épuisés. Difficile également de « s'improviser » enseignant, tout en préparant le repas. Malgré les promesses et les astuces empruntées à un vendeur de meubles suédois, il fut bien compliqué de faire cohabiter autant d'activités et de rythmes dans un même espace limité. La polyvalence, la modularité, l'hybridation, l'alternance ont des limites. Saturations encore et trop plein.

Saturation et épuisement

Paradoxalement, nous passons beaucoup de temps sur les écrans, devant les journaux d'information continue, sur les réseaux sociaux pour échanger avec les « proches » éloignés et en visio-conférences dans un flux continu qui nous laisse épuisés le soir venu. Pour beaucoup, la peur, l'inquiétude pour les proches et pour soi ont fini par occuper les « parts de cerveau » encore disponibles. Pendant des jours et des semaines nous nous sommes levés et couchés avec en tête l'image du virus, aidés en cela par un flot médiatique mono-orienté. Saturation de l'attention sans beaucoup de place pour autre chose. Présent hurlant interdisant d'autres prises. Pour chacun, cette période particulière a eu ses moments d'effondrements, ses instants d'exaltation, de repli et de projection, son rythme propre. La multiplication des mises en relation avec des proches éloignés et le déferlement ininterrompu des informations reçues sur la toile contribuèrent à la saturation. Pour beaucoup elle

est allée jusqu'au dégoût. Dégoût aussi, éprouvé face aux courbes mortifères sans espoirs proches de décrue. Celui généré par le flot d'une information en continu et en boucle, celui ressenti devant le défilé des pseudo-experts, finissant par brouiller les repères et les cartes. Rage et envie de se désincarcérer de ce confinement par la lecture, les échanges et le rêve.

Sortie rythmique de crise et politique des rythmes

La deuxième hypothèse qui renvoie plutôt à l'action est celle d'une sortie rythmique de la crise. C'est celle rêvée par ceux qui imaginent cette crise comme le moment opportun pour une bifurcation, un changement de rythme par rapport au monde d'avant et qui se projettent vers demain. C'est celle que nous proposons dans le manifeste, celle d'une politique des rythmes capable de prendre soin des temps d'arrêt et des silences, des pics et des creux, des vides et des pleins, des saturations et des désaturations, des ralentissements et des accélérations. Une politique de la vie, du souffle, de la respiration, des ordres et des désordres, une approche qui laisse la place à tous les possibles.

Kairos et changement de rythmes

Un premier constat que nous pouvons faire est celui d'un éloignement perçu du temps d'avant. Les événements d'hier, de l'an dernier, de décembre, janvier, février encore, nous semblent désormais lointains, insignifiants, comme mis à distance et hors d'échelle par le choc de la crise. Au delà de nos quotidiens confinés dans l'espace et dans le temps, les rythmes sont aussi ceux de demain, ceux qu'il faudra retrouver ou pas. Pour beaucoup, la crise est une remise en cause existentielle, une interrogation sur nos erreurs passées mais aussi sur le futur, notamment dans nos rapports à l'environnement, à l'anthropocène. Des hypothèses de travail sur nos manières d'habiter le monde à venir émergent : relocalisation de productions, dé-mondialisation, diminution des

mobilités, télétravail, numérisation... Oubliant les morts et la gravité de la situation, les appels pour «le monde d'après» fleurissent dans une approche souvent performative, à la recherche d'un «souffle». Ce serait le moment opportun – *Kairos* – de se projeter pour construire un autre monde, l'occasion de dépasser le choc, pour opérer la transition, d'innover pour imaginer une bifurcation, de tenter de resynchroniser les rythmes de la nature, de l'économie et de nos vies.

Il est souvent question de changer de rythme, de ralentir dans ces projections. Beaucoup de celles et ceux qui réfléchissaient au «monde d'après», rêvent finalement d'un monde moins saturé, d'autres rythmes, plus lents, d'une possible maîtrise de l'urbanisation et du temps, de nos villes et de nos vies. Déjà une majorité de Français imaginent leur avenir loin des métropoles. D'autres revisitent le vieil adage de la ville à la campagne et vice versa, imaginant l'avènement de l'agriculture urbaine. D'autres encore déclarent vouloir en faire moins. Question de rythme toujours. D'autres se projettent déjà dans l'autre crise qui se profile, économique celle-là, après le déconfinement. Sur les écrans, d'autres courbes, celles des marchés et de la récession, des futures faillites et du nombre de chômeurs prennent déjà la place des malades et des morts. D'autres plus cyniques regardent les files de voitures se former devant les *fast-foods drive* et les hypermarchés et déclarent de manière définitive que nous n'avons décidément rien compris.

Espacements, distanciation et rythmes spatiaux

Le choix d'une sortie progressive du confinement est aussi une question de rythme. Le déconfinement devrait se gagner en partie en luttant contre les saturations, c'est-à-dire dans la fabrique de nouveaux espacements, écarts et intervalles entre les personnes en co-présence, l'invention de nouveaux rythmes spatiaux. Il faudra vivre ensemble mais à distance. La nécessaire distanciation physique – et non sociale – entraînera obligatoirement une diminution des seuils de saturation des équipements et des espaces publics.

Il faudra faire respirer les lieux, trouver le bon rythme. Il faudra dé-densifier avec des distances à respecter entre les personnes et une surface calculée pour chacun. Dans cette stratégie, les bars, les restaurants, les discothèques mais aussi les écoles auront besoin de s'étaler dans l'espace public qui prendra une importance centrale. Il faudra ouvrir les parcs, rendre accessibles d'autres espaces pour décongestionner. À Bergame en Italie, la municipalité a déjà autorisé l'extension du domaine des terrasses. Des trottoirs élargis, empiétant sur la voirie permettront de respecter les mesures de distanciation et de désaturation. Cet étalement sur l'espace s'accompagnera d'un étalement sur le temps. Pour les mêmes raisons, la diminution de la densité pourra s'accompagner d'un nouveau rythme d'occupation des locaux, des transports avec élargissement des plages horaires. Le décalage des horaires de travail dans les organisations permettra de lisser les heures de pointe dans les transports en commun et aux entrées des villes en voiture aux heures de pointe. La proxémie et les rythmes de la ville et de l'urbanité en seront sans doute bouleversés. Mais la survie de la ville comme « lieu de maximisation des interactions » est à ce prix. Ensemble, mais moins nombreux en co-présence. La clé est celle des rythmes.

Politique des rythmes

Passé le déconfinement, on pourrait s'atteler à construire un monde d'après moins saturé, une société à la recherche des rythmes réinventés du commun, laissant une place aux temps d'arrêt, aux vides, aux jachères, à l'ombre et au silence, à la vacance et à l'ennui, aux mystères et aux opacités. Au-delà de la seule observation, le rythme, où se nouent le temps et l'espace, est une bonne piste pour imaginer la résilience urbaine et un développement plus soutenable. Il implique la possibilité de l'expérimentation, le développement d'une approche itérative et l'installation de dispositifs temporaires, qui permettront de tester des solutions conviviales. Au-delà de la crise, par essence même temporaire, ils permettront,

nous l'espérons, de mettre en place les fondements d'une ville où l'on aura rabattu les cartes des appropriations et des autonomies au-delà du striage de la propriété privée et de ses inégalités, des saturations capitalistes et de leurs oppressions. Elle pourrait prendre la forme d'une ville malléable, adaptable et réversible qui ne soit pas une forme de précarisation face au capitalisme, une manière d'être résilient face aux pressions rythmiques mais plutôt une réflexion sur la bonne articulation des espaces et des temps dans l'espoir et la possibilité d'une vie et d'une ville.

Saturation, vitesse, désynchronisation, décalage, pic, courbe, événement... Cette approche de la crise à partir du rythme et vice versa, montre tout l'intérêt de la notion pour l'observation, l'analyse des situations et la construction collective de futuribles, entre rythmologie et politique des rythmes. Pour les chercheurs, c'est également l'occasion d'une approche réflexive sur leur position face à l'imprévu et à l'incertain et sur les formes possibles de leurs interventions. L'exercice nous a obligés à réfléchir en temps de crise, dans le rythme même de la pandémie et l'apparente immobilité du confinement. Se jeter à l'eau, partir à l'aventure pour penser et agir au bord du gouffre. C'était le sens premier de cet essai visant à «accorder nos violons» sur une notion revisitée. Le surgissement de la COVID-19 n'a fait que renforcer nos convictions. Une lecture rythmique de la crise et une politique des rythmes sont possibles et souhaitables. Le rythme est définitivement une belle promesse et un ouvrir.

Biographies

Manola Antonioli est docteure en philosophie et sciences sociales de l'EHESS-Paris et HDR en esthétique (architecture). Elle est actuellement professeure de philosophie à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris la Villette et chercheuse au sein de l'UMR LAVUE 7218 CNRS. Elle a publié de nombreux articles sur la philosophie de l'architecture et de l'urbain, l'esthétique, la philosophie des techniques, la théorie du design, ainsi que des ouvrages personnels ou collectifs qui se situent dans les mêmes domaines de recherche. Derniers ouvrages publiés: *Biomimétisme. Sciences, design et architecture* (Éditions Loco, Paris, 2017), *Machines de guerres urbaines* (Éditions Loco, Paris, 2015), *Paysage variations* (avec Vincent Jacques et Alain Milon, Éditions Loco, Paris, 2014), *Théories et pratiques écologiques* (Presses Universitaires de Paris Ouest, Nanterre, 2013).

Guillaume Drevon est chercheur au Laboratoire de Sociologie Urbaine de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (Suisse). Dans le cadre de ses travaux, il a notamment décrypté les stratégies développées par les familles pour faire face aux pressions temporelles du quotidien en mettant en perspective la notion de vulnérabilité temporelle. Aujourd'hui, il développe le thème des rythmes de vie et de ville pour mieux comprendre l'évolution du rapport au temps dans les sociétés contemporaines.

Luc Gwiazdzinski est géographe, professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse et chercheur au sein du laboratoire LRA. Ses travaux portent notamment sur les temporalités et les rythmes urbains, la nuit, les mobilités et les relations art et territoire. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont: *La nuit dernière frontière de la ville* (L'Aube, La Tour d'Aigues, 2005), *La ville 24 h/24* (L'Aube, DATAR, La Tour d'Aigues, 2004), *Périphéries* (avec Gilles Rabin, L'Harmattan, Paris, 2007), *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point* (avec Bernard Floris, Elya, Grenoble, 2019) et *Night Studies* (avec William Straw et Marco Maggioli, Elya Éditions, Grenoble, 2020).

Vincent Kaufmann est professeur de sociologie urbaine et d'analyse des mobilités à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (Suisse). Il en dirige le laboratoire de sociologie urbaine – LaSUR. Depuis 2010, il est en outre directeur scientifique du Forum Vies Mobiles à Paris, un institut de recherche soutenu par la SNCF. Il a notamment publié *Retour sur la ville* (Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2014) et *Mobilité et libre circulation en Europe* (avec Ander Audikana, Economica, Paris, 2017).

Luca Pattaroni est docteur en sociologie (EHESS, Paris) et maître d'enseignement et de recherche au Laboratoire de Sociologie Urbaine (LaSUR) de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Il est membre des comités éditoriaux de la *Revue Suisse de sociologie* et de *Articulo, Journal of Urban Research* et correspondant suisse de *Métropolitiques*. Ses recherches et publications portent sur les politiques urbaines et culturelles, l'habitat, les mouvements sociaux, l'évolution des modes de vie ainsi que, plus largement, les enjeux relatifs à l'expression des différences et la composition du commun dans les villes contemporaines.

Ensemble ils ont publié l'ouvrage *Saturations. Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve* (Elya, Grenoble, 2019).